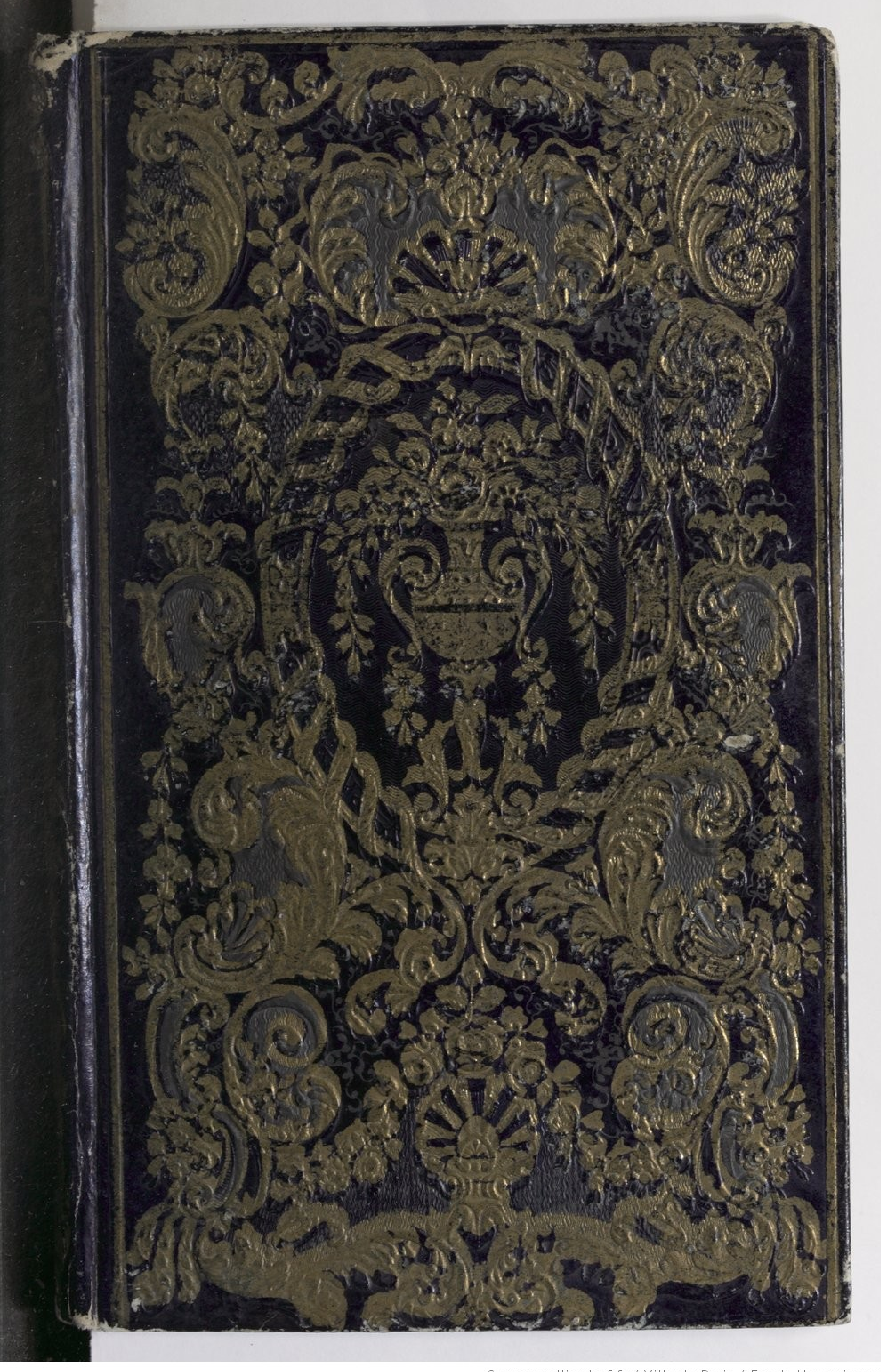


La bonne mère



La bonne mère. 1847.



armantine
charon
Devoir au net
1847


10F

La belle Mére.



Une flamme brillante voltigeait sur la tête du jeune homme.





PARIS
Picard, fils aîné
38, rue St. Jacques

I.

Un chagrin.

En 1827, par une de ces chaudes soirées du mois d'août, que l'air vivifiant des montagnes tempère et rend si agréables dans quelques sites du Mâconnais, deux femmes, d'âge très-différent, sortaient presque furtivement par la porte dérobée d'un beau jardin pour se rendre dans la cam-

pagne. Plusieurs fois la plus jeune, qui paraissait toucher à peine à l'adolescence, broncha dans le chemin pierreux que sa chaussure légère ne pouvait affronter impunément; mais elle semblait ne pas s'apercevoir des difficultés de la route, tant on l'eût dit pressée d'arriver au but de sa course.

— Appuie-toi sur mon bras, chère enfant, lui dit la plus âgée d'un ton où il y avait en même temps de la bienveillance et de la tristesse. La jeune fille prit, sans répondre, le bras qui lui était offert; et toutes deux continuèrent silencieusement leur marche, doublant le pas à mesure que la pente devenait plus rapide. Après avoir traversé l'étroite vallée située entre le village de Solutré et le hameau de Pouilly,

elles s'assirent sur un bloc de marbre blanc et nacarat, dont le flanc de la montagne est parsemé, tandis que le sommet verdoyant oppose son front couronné à la pointe nue et sourcilleuse de la roche qui s'étend de l'est à l'ouest. La nuit commençait à tomber, les maisons bâties sur les trois étages de la roche, sans en atteindre le sommet, commençaient à s'illuminer, et présentaient à l'œil les capricieuses combinaisons de la gamme d'où le village tire son nom (sol, ut, ré). Les vignerons revenaient, en chantant, chercher, dans leur habitation, le repos si laborieusement gagné par la fatigue de la journée. Suivant leur habitude, ils accompagnaient leur salut aux deux dames dont nous avons suivi la marche, d'un bonsoir et d'une réflexion :

— Il fera beau temps demain, madame Richard.

— Nous avons eu une chaude journée aujourd'hui.

— Bonsoir, mameselle Alice et la compagnie.

— Eh bien! voilà le raisin qui commence à jaunir.

Mais il semblait, ce jour-là, que madame Richard et mademoiselle Alice (puisque nous savons leur nom) fissent un pénible effort pour répondre à la rustique politesse de ces honnêtes villageois.

— Quelle triste soirée! dit enfin madame Richard.

— Ce n'est rien en comparaison des soirs et des jours qui nous attendent sans doute, répondit Alice.

— Ma chère enfant, reprit la première en faisant visiblement un effort sur elle-même, il ne faut rien exagérer. Peut-être avons-nous tort de nous tourmenter avant d'avoir vu les choses de près?

Alice hocha la tête.

— Ne craignez pas, dit-elle, que les sujets d'affliction nous manquent. Ne serais-je pas la première personne qu'une belle-mère traitât bien, si, par impossible, la chose arrivait?

Comme madame Richard ne répondait pas, la jeune fille continua :

—Voyez ma bonne Rose, que mon père a lui-même arrachée aux mauvais traitements de sa belle-mère, en la prenant à son service. Et ce pauvre petit Jean dont la maison est ici près; n'est-ce pas quinze

jours après le mariage de son père qu'il s'est jeté dans le puits? Oh! que je déteste les belles-mères!

— On dit que le petit Jean avait la tête dérangée, fit observer madame Richard.

— Dérangée, dérangée, oui, par le chagrin; il y a bien de quoi. Et les yeux déjà rougis d'Alice se mouillèrent de nouvelles larmes.

— Les belles-mères auxquelles tu fais allusion, sont des femmes sans éducation, de grossières paysannes, à peine responsables du mal qu'elles ont fait; tandis que la belle-mère que ton père t'a annoncée....

— Des femmes sans éducation! des paysannes! interrompit Alice; vous oubliez ce que vous avez eu vous-même à souffrir avec

la seconde femme de votre père. Elle avait pourtant été élevée dans un couvent, et passait pour l'une des femmes les plus instruites de son temps. C'est ce que vous m'avez dit vingt fois. Étaient-ce des paysannes que les princesses dont vous m'avez si souvent conté l'histoire? Pourtant leurs belles-filles étaient les plus malheureuses créatures du monde.

— Que parles-tu de contes absurdes inventés à plaisir pour l'amusement des enfants?

— Je ne suis pas assez folle pour croire qu'on puisse chausser des souliers de verre, faire d'une citrouille un carrosse, et créer des hommes avec des souris; mais je vois dans ces contes des pères, des mères, des oncles, des parents à tous les degrés, qui

sont tantôt bons et tantôt méchants; il n'y a que les belles-mères qui soient toutes affreuses, sans exception.

Madame Richard ne sut que répondre aux arguments qu'elle-même avait fournis; elle se repentit d'avoir laissé puiser un esprit si logique à une source de mensonge. Elle essaya de consoler la désolée jeune fille, non plus par des raisonnements, mais par des caresses et par des larmes. Cet attendrissement de la part de la bonne dame donna à l'enfant un nouvel accès de désespoir, qu'elle ne chercha pas à contenir.

Après cette promenade, qui n'eut d'autre résultat que la fatigue, toutes deux rentrèrent assez tard dans la maison où tout le monde paraissait inquiet de leur absence.

Avant de poursuivre cette histoire, je-

tons un coup d'œil en arrière pour en connaître tous les personnages.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis que M. Montauban, négociant à Lyon, désespérant de la santé de sa jeune femme, crut qu'en se fixant au milieu des robustes habitants de Solutré, elle retrouverait dans un air vif et pur la force et la vie qui semblaient lui échapper. Il devint donc propriétaire d'une jolie maison qu'il embellit de tout ce qui pouvait plaire à sa compagne chérie ; mais le coup était porté, et ni les soins, ni la tendresse dont elle fut entourée, ne purent prolonger une existence que la volonté de Dieu avait brisée avant le temps.

Plusieurs années encore après la perte douloureuse qu'il avait faite, M. Montau-

ban ne semblait tenir à la terre que par la partie matérielle. Tout ce qui appartenait à l'esprit était passé dans d'autres régions. On eût pu s'en réjouir, s'il ne lui fût resté une jolie petite fille, que la vie toute contemplative de son père laissait à la merci de mains étrangères. Heureusement pour cette enfant, qu'une amie de sa famille veilla sur elle et lui donna toute sa tendresse. Cette amie était madame Richard, que des malheurs avaient privée en même temps de son mari et de sa fortune, et que la Providence avait conduite chez M. Montauban, en qualité de gouvernante de sa maison. Non seulement elle s'acquitta de son emploi avec zèle et probité; mais elle tint lieu de père et de mère à l'enfant, plutôt abandonnée que confiée à ses soins.

Dans son amour plus exclusif qu'éclairé pour sa fille d'adoption, madame Richard mit ses soins à écarter d'elle tout sujet de chagrin ; elle conjurait une larme, un soupir, et se serait mise en quatre, comme elle disait, pour lui épargner le plus léger ennui.

— La pauvre enfant! répétait souvent la bonne dame, a déjà eu assez de malheur, sans y ajouter encore des contrariétés! Ce n'est pas moi qui la tourmenterai jamais.

Cependant, elle ne s'apercevait pas que son excessive indulgence produisait un effet tout contraire à ce qu'elle en attendait; et l'on peut dire qu'il ne se passait pas de jour sans qu'Alice pleurât plusieurs fois. Quoiqu'elle se livrât à tous ses caprices, et qu'elle donnât carrière à tous ses empor-

tements, la pauvre petite répétait souvent elle-même, qu'elle était bien malheureuse !

Déjà elle avait atteint sa dixième année, bien qu'elle sût à peine lire. Sa taille se développait, ses traits, en se formant, prenaient un caractère qui rappelait la figure de sa mère. Cette ressemblance, un jour, frappa M. Montauban, qui, sortant enfin de sa léthargie, s'avisa de songer à l'éducation de cette enfant jusqu'ici si négligée. Le remords le prenant au cœur, il parut réfléchir, et par suite d'une délibération prise avec lui-même, il fit appeler madame Richard dans son cabinet.

C'était une démarche inusitée. Avant de se rendre à cette injonction, elle se la fit répéter deux fois dans sa surprise. Mais elle faillit tomber de son haut, lorsqu'elle

entendit son maître prononcer distinctement :

— Je compte sur vous, madame Richard, pour disposer ma fille à aller en pension.

Les jambes de la pauvre femme plièrent sous le poids de son émotion, en même temps qu'une paralysie semblait enchaîner sa langue. Cependant un sentiment instinctif, tendre et passionné, l'amour maternel, veillait en elle, et rappela promptement ses facultés. Cette enfant, dont on allait la priver presque sans la consulter, était sienne! Ne lui avait-elle pas consacré ses veilles, ses soins, sa vie, depuis qu'elle était au monde? N'avait-elle pas accumulé sur sa tête toute la tendresse que la mort et l'absence de ceux qu'elle

avait aimés, aurait refoulée dans son cœur désert ? D'ailleurs, qui était venu réclamer une part dans son dévouement ? Qui avait bercé son Alice dans les nuits d'insomnie? Qui l'avait servie dans la maladie, protégée contre les terreurs de l'enfance, si cruelles pour les êtres d'une faible constitution ? Rendue à elle-même par la succession rapide de ses pensées, madame Richard eut le courage de parler pour défendre un bien acquis aux dépens de sa propre existence.

— Ainsi, Monsieur, dit-elle, vous voulez me séparer de mon enfant, sans m'en avoir prévenue à l'avance, sans me donner le temps de m'accoutumer à l'idée de cette séparation? Vous avez sommeillé pendant dix ans, et vous vous réveillez pour commettre un acte de barbarie !

— Vous êtes cruelle à votre tour, madame Richard, de me dire en termes si peu ménagés, que je suis coupable envers ma fille..... Au surplus..... je l'ai mérité!

Il y avait dans l'accent de M. Montauban tant de bonté et de résignation, que le courroux de la bonne gouvernante tomba devant ses paroles. Elle reprit d'un ton radouci :

— Dans mon jeune temps, il ne m'a pas fallu plus de six mois pour apprendre à lire, écrire et compter; et c'était moi qu'on avait chargée au couvent de faire répéter les leçons de la grand'mère de mon Alice, à qui Dieu fasse paix. J'en savais donc autant qu'elle, autant que bien d'autres qui ont fait leur chemin.

— C'est vrai, dit M. Montauban, les fem-

mes de cette époque étaient alors toutes au même niveau, et personne ne sentait la nécessité d'en savoir davantage. Aujourd'hui, tout est changé, et l'on exige qu'une jeune personne ait une idée, au moins générale, de toutes les sciences, et qu'elle étudie les plus essentielles en particulier, sous peine d'être montrée au doigt dans la société.

La tête de madame Richard se pencha sur sa poitrine, il se passait un violent combat dans son esprit. Son Alice méprisée dans la société, à cause de son ignorance, c'était affreux! Mais se séparer d'elle! quel sacrifice!

Une révolution s'opérait en même temps dans l'esprit de M. Montauban; il marchait à grands pas dans son cabinet, murmurant à demi voix des phrases incohé-

rentes. Son agitation parut d'un heureux augure à madame Richard, qui crut devoir frapper de nouveaux coups pour fixer, selon ses vœux, les irrésolutions de cette âme vacillante.

— Monsieur, dit-elle d'une voix maintenant assurée, vous ne me demandez pas de conseils, et je n'ai pas la prétention de vous en donner, bien que dans mon opinion, une femme simple puisse quelquefois ouvrir un bon avis. Souffrez donc seulement que je vous dise ce que je pense au sujet de mon Alice. Ne croyez-vous pas qu'il vaudraît encore mieux pour elle de rester ignorante, par rapport aux autres femmes, que de devenir à tout jamais étrangère à son père? Et c'est là le danger qu'elle court si elle sort de la maison. Pri-

vée de vos caresses dans son enfance, de votre présence dans le second âge de la vie, quelle espèce de lien existera-t-il entre elle et vous, quand, plus que jamais, elle aura besoin d'un guide, d'un ami sûr, désintéressé? L'ennui s'emparera d'elle, et vous croirez avoir rempli votre devoir en cédant vos droits à sa tendresse, au premier homme dont la fortune balancera celle de votre fille. Et le printemps de la pauvre orpheline aura passé sans joie et sans soleil.

Madame Richard pleurait, M. Montauban semblait ému.

— Si l'abandon de cette jeune et belle fille ne vous touche pas, continua-t-elle, ayez pitié de vous-même. Croyez-en ma vieille expérience, l'heure de la décrépitude

nous frappe toujours à l'improviste; nous rêvons encore du printemps que déjà les rides sillonnent notre front. Et quand la caducité sera à la porte de votre maison vide et triste, vous regretterez l'enfant au cœur aimant que votre froideur a glacée pour vous. Et alors nul retour ne sera possible. Votre profond isolement vous pèsera..... Excusez-moi; mais, voyez-vous, je suis hors de moi en pensant que la fille de celle que j'ai aimée aussi, aurait pu rejoindre sa mère qui nous voit, sans que vous eussiez su que la chère enfant avait passé sur cette terre! Pauvre ange! si faible! que serait-elle devenue sans la vieille amie qui l'a soutenue de ses mains ridées?

— Assez! assez! par pitié ne m'accablez pas davantage! s'écria M. Montauban dont

la douleur muette habituellement se manifesta enfin par des larmes. Je suis coupable ! bien coupable ! Laissez-moi réfléchir à ce que je dois faire, bonne madame Richard ; demain je vous ferai connaître ma décision.

Ce fut d'un pied léger qu'elle s'éloigna du cabinet où l'éloquence de son cœur agissait sur le père. Elle se reprochait bien un peu sa vivacité ; mais si les blessures qu'elle avait faites étaient vives et saignantes, Alice n'était-elle pas un baume précieux pour les guérir ? La tête de l'excellente femme, aussi prompte que dans ses beaux jours, se remplissait des illusions de l'espérance. Ce jour-là le soleil lui sembla plus radieux, les points de vue plus variés qu'à l'ordinaire. Sa bienveillance lui fit trouver

tout si bien, qu'elle ne songea à gourmander personne, ce qui lui arrivait quelquefois dans l'intérêt de tous. Rose, la bonne d'Alice, resta stupéfaite en la voyant rire de la maladresse d'un domestique qui dépara une cheminée d'un superbe déjeûner en porcelaine.

Le soir elle embrassa son enfant adoptive plus tendrement encore que de coutume, et après l'avoir recommandée aux soins de Rose, elle se mit elle-même au lit à une heure inaccoutumée, pour se livrer, sans distraction et sans contrainte, aux pensées qui l'agitaient. Les premiers rayons du soleil la trouvèrent réédifiant pour la centième fois peut-être, les châteaux en Espagne dont les heures de la nuit avaient parfois altéré la couleur. Tou-

jours matinale et vigilante, cinq heures ne la prirent pas au lit, se ressentant même fort peu d'avoir passé ce qu'on appelle si improprement une nuit blanche.

Un changement notable dans les habitudes de M. Montauban signala le commencement de cette journée. Six heures sonnaient à peine à la rustique église de Solutré, que déjà il se promenait sur la terrasse qui longeait sa maison. Alice, étonnée de le rencontrer si matin, courut au devant de lui pour lui souhaiter le bonjour, et l'embrasser comme elle avait coutume de le faire, sans songer à l'accompagner dans sa promenade. Elle allait le quitter pour suivre les papillons avec l'insouciante gaîté de son âge; une main la retint, des paroles tendres, qu'elle n'avait jamais en-

tendues, sortirent de cette bouche que la contraction de la douleur lui avait jusqu'ici montrée si sévère.

Qu'une personne grave se déride, qu'un rayon de joie passe sur un regard mélancolique, que la moindre action contraire à une vieille habitude se manifeste par hasard; cette nouveauté plaît et captive. Aussi la charmante petite Alice, éprouvant à son insu tout le charme de ce changement inattendu, s'épanouissait comme la rose aux premiers rayons du soleil de mai.

Madame Richard, qui d'une fenêtre avait surpris cette scène, se croyait sous l'influence d'un songe, et n'osait respirer dans la crainte de voir s'évanouir le riant fantôme de son Alice, dont la démarche juvénile et rebondissante disait la joie et l'étonnement.

La cloche du déjeûner qui sonna près des oreilles de la gouvernante, lui donna l'assurance qu'elle était bien éveillée, et elle souriait seule, de l'idée que ses soins avaient eu l'heureux résultat de rendre un père à son enfant.

II.

L'expiation.

A quelques jours du changement signalé dans le chapitre précédent, Alice, heureuse fille quand elle n'était pas contrariée, était assise dans le cabinet de son père, étudiant une leçon de géographie qu'elle interrom-

pait souvent pour aller s'asseoir sur ses genoux, et lui raconter les histoires qu'elle savait, avec une grâce long-temps ignorée de celui qui écoutait. La forme faisait passer sur le fond des absurdités qu'elle débitait. C'était à Perrault et aux conteurs de son époque qu'il fallait s'en prendre si la raison était étouffée par une imagination vagabonde et désordonnée. Grâce à Rose, le répertoire d'Alice s'augmentait tous les jours. Madame Richard même, captivait souvent la jeune fille par quelques récits merveilleux, dont les fées et les enchanteurs faisaient les frais en tranchant les difficultés de la position de ses héros; nous avons vu précédemment le résultat de ces lectures sur un esprit naturellement judicieux. M. Montauban, d'abord en proie à

une espèce de fascination pendant les premiers mois qui suivirent son retour à la vie réelle abandonnée depuis si long-temps, ne tarda pas à s'apercevoir du vide d'une semblable éducation, si on peut appliquer ce mot à l'abandon complet des facultés morales.

Madame Richard, excellente par le cœur, péchait sous le rapport du jugement. Entraînée par le sentiment, la réflexion n'arrivait jamais que trop tard pour avoir chez elle un heureux résultat. A l'en croire, elle jugeait son monde au premier coup d'œil, et pressentait même ce qu'étaient les gens dont on lui parlait sans les avoir jamais vus; elle leur arrangeait une figure, une tournure, puis traçait autour d'eux un cercle, dans lequel elle les faisait se mou-

voir et parler, leur prêtant les gestes et le son de voix en harmonie avec les sentiments qu'elle leur avait supposés. On peut croire, d'après cet aperçu, que mille fois elle s'était trompée; mais bien qu'elle passât d'une erreur à une autre, sa perspicacité n'était pas moins le premier article de sa foi. Les indifférents si nombreux, malgré la doctrine céleste qui nous les assimile par les liens de la fraternité, n'existaient pas pour madame Richard. Tous ceux que des rapports prochains ou éloignés placèrent sur son passage, éprouvèrent, de sa part, attraction ou répulsion. Alice, à l'imitation de madame Richard, ressent, sans examen, les sympathies les plus exagérées comme les antipathies les plus vives. Pour elle, pas de milieu : ceux

qui l'entouraient ou possédaient les vertus imaginaires dont elle aimait à les parer, ou étaient d'une espèce anormale, capable des actions les plus basses et les plus honteuses. Les jugements téméraires ne lui coûtaient rien, et elle croyait à sa première idée comme à une révélation. Il fallait toujours un objet à sa prévention et à sa prédilection. Rose, dont nous avons déjà parlé, qui l'avait vue naître, et qui l'aimait de tout son cœur, s'était soutenue dans ses bonnes grâces; sa faveur même croissait en raison du développement de l'amour-propre d'Alice. Disons, en passant, que les flatteries de la bonne avaient leur part dans la recrudescence de vanité qui marqua cette phase de la vie de notre petite héroïne; déjà elle se posait modestement comme un

astre autour duquel gravitent des satellites. Selon sa manière de sentir, la vie de ceux que le sort avait placés près d'elle, leur mission à remplir le but de leur existence, se rapportait à elle. Amour, fidélité, dévouement à sa personne, tout était là. Cependant, malgré ses travers d'esprit, comme son cœur était bon et son caractère généreux, elle inspirait naturellement une affection mêlée de pitié.

— Quel dommage! disait-on, qu'une si gentille enfant ait perdu sa mère! Cette phrase qu'elle entendait depuis qu'elle était née, fut néanmoins répétée si souvent par Denis, domestique attaché au service particulier de M. Montauban, que la petite fille crut y sentir le trait piquant de l'épigramme. Dès-lors le brave garçon porta la

peine de son délit en devenant insupportable à sa jeune maîtresse, quoiqu'il ne cessât de lui être dévoué; mais elle interprétait si mal toutes ses actions, que vingt fois il fut tenté de quitter la maison où la bonté parfaite de M. Montauban le retenait toujours.

Un jour qu'Alice, plus caressante et plus enjouée qu'à l'ordinaire, usait son temps sans travailler, dans le cabinet de son père qu'elle égayait à force d'espiégleries, un chagrin passa sur le front de celui-ci, et pressant sa tête de ses deux mains, il répandit des larmes amères que les caresses de sa fille n'eurent plus le pouvoir d'arrêter. A dater de ce jour, il devint pensif.

Alice venait d'atteindre sa douzième année; elle était sur le point de faire sa

première communion, sans que la grâce parût l'avoir touchée, sans que, par sa volonté, elle fût disposée à corriger des défauts qui s'accroissaient chaque jour de toute la force d'une plus longue habitude. Madame Richard attendait la raison, comme une apparition qu'aucun signe ne devait précéder. Rose soutenait que sa jeune maîtresse était charmante; comment changer un tel état de choses? M. P***, curé de Solutré, homme d'esprit et de sens, y perdait son temps et l'éloquence simple de ses instructions toutes paternelles. M. Montauban sentait que, malgré ses soins, une influence étrangère rendait ses leçons au moins inutiles. L'avenir de cette enfant, maintenant aussi chère qu'autrefois elle avait été indifférente, se dressa

devant lui avec tous les mécomptes et les chagrins qui l'attendaient dès son début dans le monde; et il se sentit plus coupable que jamais de tous les maux qu'il pressentait sans pouvoir les détourner.

Il eut recours à Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui reviennent à lui. Le bon pasteur ramena au bercail la brebis égarée. Cette conversion ouvrit les yeux du père sur le vice radical de l'éducation qu'il avait entrepris de diriger. Il avait cherché la science dans les livres dont l'esprit peut se nourrir pendant quelque temps, mais où l'âme cherche en vain l'aliment qu'elle réclame sous peine de mourir aux espérances éternelles. Maintenant, il touchait du doigt le défaut de cette éducation si long-temps cherché où il n'était pas.

Alice s'aperçut de ce nouveau changement par le soin vigilant que son père mettait à s'informer de la manière dont elle avait fait ses prières, et de l'attention qu'elle y avait apportée. Ces questions réitérées, quelques lectures pieuses, appelèrent la réflexion au cœur de l'enfant indisciplinée qui jusqu'ici n'avait prié que par habitude, quand toutefois elle n'avait pas oublié de prier. De cette négligence apportée dans un devoir quotidien étaient résultées naturellement les distractions volontaires pendant les offices, et le sommeil qui la surprenait pendant les instructions si pleines de charité du bon curé de la paroisse.

Un matin qu'Alice venait chez son père, selon sa coutume, elle fut très-étonnée de

ne trouver que Denis occupé de tous les apprêts d'un prochain départ. Ce n'était jamais sans effort qu'elle adressait la parole à cet honnête garçon, qu'elle appelait hypocrite pour justifier son éloignement pour lui. Cependant, dominée par la curiosité, elle ne put s'empêcher de lui demander où allait son père.

— Je ne sais, Mademoiselle, répondit Denis.

— Vous ne l'accompagnez donc pas? fit-elle encore de mauvaise humeur.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle; mais je n'ai pas demandé où nous allions.

— Comme c'est possible! murmura la jeune fille qui sentit monter à son visage le rouge de la colère, et qui, en sortant du

cabinet, jeta la porte de manière à ébranler la maison.

Elle parcourait la terrasse à grands pas, au moment où son père la rejoignit.

— Ma chère enfant, lui dit-il en l'embrassant tendrement, je suis forcé de te quitter pour quelques jours. Une affaire indispensable m'oblige de partir pour Lyon, mais je ne serai pas plus de huit jours absent.

Quelques larmes bordèrent les longues paupières d'Alice. M. Montauban les sécha en promettant de lui rapporter plusieurs bagatelles que ne fournissait pas la ville de Mâcon. Alice en donna une liste de quatre pages, puis elle accompagna le voyageur jusqu'à la porte, et revint rêver à l'emploi de tous les objets nouveaux

qu'elle allait avoir à sa disposition. Oui, mais huit jours ce serait bien long !

Cependant il y en avait déjà quinze passés, le seizième touchait à sa fin, lorsque s'effectua le retour si ardemment désiré de toute la maison, mais principalement d'Alice que l'oisiveté avait dévorée, et qui s'était rendue insupportable, même à la bonne madame Richard.

Ce fut donc avec un indicible plaisir que tous revirent leur maître, et que la jeune fille reçut son père. Après les premiers embrassements, elle s'empressa de lui demander les objets qu'il s'était chargé de lui rapporter. Mais il fit un effort pour se rappeler ce dont il était question, et confessa l'avoir complètement oublié.

Le chagrin d'Alice égala son étonnement.

— Comprenez-vous, chère amie, dit-elle à madame Richard, que mon père n'ait songé à rien de ce qu'il savait m'être agréable ?

— J'augure mal de cette omission, reprit madame Richard d'un ton triste. Qui sait ce qui est arrivé pendant les quinze longs jours qui viennent de s'écouler ? J'ai fait des rêves depuis quelque temps, qui m'ont rappelé ceux qui ont précédé ma ruine.

— C'est cela ! interrompit Alice avec vivacité, mon père est ruiné ! C'est comme dans le conte de la Belle et la Bête. O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ! Au moins, ma chère amie, ne nous quittez pas, je vous en supplie !

— Non, non, chère enfant, jamais ! dit

madame Richard toute attendrie. Je suis encore robuste... accoutumée au travail... Mais toi, mon Alice!... Puis donnant cours aux suppositions qu'elle adoptait comme des réalités, elle pencha sa tête sur sa poitrine, ce qui, chez elle, était le signe d'un profond chagrin, et se prit à pleurer de toutes ses forces. Alice se désolait aussi sur la foi de sa vieille amie, et toutes deux passèrent une nuit pleine d'images fantastiques, où tout prenait un corps et grandissait comme la marée montante.

Si rien ne peut justifier la promptitude avec laquelle les jugements énoncés furent portés et adoptés comme infaillibles, il faut avouer que la suite sembla donner gain de cause à nos tristes amies. M. Mon-

tauban, quoique toujours affectueux pour sa fille, se montrait vivement préocupé. M. P***, son seul ami, venait le visiter plusieurs fois par jour. On les voyait se promener des heures entières parlant et gesticulant. Pendant le repas que le bon curé consentait souvent à partager, c'étaient des réticences, des mots sans suite, des énigmes, dont personne n'avait le mot, et que chacun croyait comprendre.

Alice et madame Richard ne furent donc point étonnées de voir entreprendre un second voyage à M. Montauban. La recommandation qu'il fit en partant à sa fille de prier pour lui, fut une preuve de plus qu'elles ne s'étaient pas trompées dans leurs conjectures. Après ce nouveau départ, Alice, qui ne savait pas faire un our-

let, rêvait, en se croisant les bras, au moyen de gagner sa vie en travaillant à la manière des princesses persécutées. Elle recommençait de vingt manières la fable de la laitière et du pot au lait, et ce n'était pas sans plaisir que sa jeune imagination reconstruisait l'édifice de sa fortune. Il est vrai qu'elle se donnait toute facilité. Elle comptait sur la piété de son père pour l'aider à supporter le premier choc. D'ailleurs, pensait-elle, s'il a pu surmonter la douleur qui l'a miné pendant dix ans, il se consolera aisément d'un chagrin qui n'est rien en comparaison. Madame Richard me suivra partout. Je suis sûre que Rose ne me quittera pas non plus : c'est une fille dévouée que je mènerais au bout du monde. Comme elle la voyait sarcler

dans le jardin, elle voulut à l'instant même tenter l'épreuve de sa fidélité.

— Rose, lui dit-elle, laisse-moi un peu sarcler à ta place.

— Bah! Mameselle; vos mains sont trop délicates pour tenir l'instrument. Ça vous ferait venir des durillons.

— Il faut bien que je m'y accoutume, dit Alice d'un ton résolu; je serai peut-être obligée de faire ce métier pour gagner mon pain.

— Allons-donc, Mademoiselle, répondit Rose dans un accès de gros rire que les paysans ont à leur disposition pour la plus légère plaisanterie.

— Ce que je te dis est très-sérieux, Rose; tu ne sais donc pas que mon père est ruiné?

— Ruiné ! répéta Rose stupéfaite. Mais ce n'est pas possible !

— Rien n'est plus vrai. Tu sais ce voyage qu'il vient de faire à Lyon? eh bien! il avait pour but de..... je ne sais pas très-bien ; mais ce que je sais au moins, c'est que mon pauvre père s'est montré si préoccupé, qu'il pouvait à peine me donner mes leçons. Et maintenant voilà qu'il retourne encore à.... Lyon.... sais-tu, Rose, si c'est à Lyon qu'il va?

— Vous ne me paraissez pas très-instruite de ce qui se passe, pour être si sûre de ce qui est arrivé, Mademoiselle ; vous voyez bien que si les affaires de Monsieur étaient dérangées, ce ne serait pas le moment qu'il choisirait pour faire ses grandes provisions, et il n'avancerait pas d'argent à

ses vignerons. Vous savez qu'il leur a prêté 3,000 francs la semaine dernière.

Les raisons de la simple fille parurent péremptoires à l'esprit d'Alice, qui pourtant ne voulant pas renoncer à la chimère d'une catastrophe, soutint encore son opinion en s'appuyant de l'autorité de madame Richard.

—Bah! Bah! madame Richard, dit Rose en se donnant de l'importance, elle prend toujours *les vessies pour des lanternes*.

Alice courut reporter à sa vieille amie la conversation qu'elle venait d'avoir avec sa bonne, et les raisons que celle-ci croyait avoir pour supposer que la ruine en question n'existait que dans leur imagination. Madame Richard, choquée de ce que Rose se permettait de la critiquer, finit par gron-

der Alice de sa facilité à mettre les domestiques dans le secret de ses affaires, et la jeune fille alla se coucher en pleurant.

III.

Une confidence.

Cinq jours s'étaient à peine écoulés que M. Montauban était déjà de retour, et dans une disposition d'esprit si différente de celle où il était avant son départ, que les pressentiments et les rêves de madame Richard se trouvèrent complètement en défaut. Cette fois non seulement il avait fait

les commissions de sa fille, mais encore il y avait joint beaucoup de choses qu'elle n'avait pas demandées. Il n'était donc pas ruiné? qu'y avait-il alors d'extraordinaire pour qu'il fût tantôt triste et tantôt gai? Cette question devait être bientôt résolue, après quelques jours d'une bienveillance toute expansive avec sa fille. Alice, lui dit-il un soir d'un ton grave : tu as douze ans passés, tu n'es plus un enfant, et je ne dois pas te traiter comme telle; viens me trouver demain matin dans mon cabinet; j'ai quelque chose d'important à te communiquer. L'espèce de solennité de ces paroles fit pâlir et trembler Alice, qui n'alla pas se coucher sans les avoir commentées de mille manières avec madame Richard, sans toutefois approcher de la vérité, se-

lon leur coutume. Le sommeil se fit longtemps attendre, ce qui n'empêcha pas qu'Alice fût levée de grand matin, parcourant le jardin dans tous les sens, et attendant avec anxiété que son père ouvrît la jalousie de sa chambre. Ce ne fut que vers sept heures qu'elle aperçut quelque mouvement et que son père lui-même, paraissant sur le balcon, d'un signe gracieux lui souhaita le bonjour matinal. Elle accourut à lui de toutes ses forces, grimpant l'escalier sur l'aile de la curiosité. Mon cher père, lui dit-elle tout essoufflée, je suis bien en peine, je n'ai pu dormir de la nuit.

Je commencerai, mon enfant chérie, par te dire qu'il ne m'est rien arrivé de fâcheux, Dieu merci; au contraire, grâce à la determination que j'ai prise, je crois à

des jours plus heureux que par le passé. Assieds-toi près de moi, ma fille. Il lui prit une main. Elle s'approcha de lui avec confiance.

Je le répète, Alice, tu n'es plus un enfant; aussi te parlerai-je à cœur ouvert, sans chercher à dissimuler les torts que je puis avoir à me reprocher.

Elle fit un mouvement sur sa chaise.

— Oui, des torts, mon enfant, que je regarde comme bien graves, quand je considère la tâche que la Providence m'a confiée, et ce que j'ai fait jusqu'ici pour la remplir. Je t'ai abandonnée entièrement aux soins de la bonne madame Richard, à qui nous devons peut-être une partie de notre fortune, qui t'a aimée, qui t'a soignée avec la tendresse, et je dirai avec la

faiblesse d'une bonne grand'-mère ; mais une main plus ferme était nécessaire pour te diriger. Aussi, mon enfant, ce n'est pas toi que j'accuse de ton ignorance prolongée à l'âge où les jeunes filles ont déjà acquis une instruction assez étendue, je ne te rends pas plus responsable des défauts de ton caractère, c'est moi, ton père, qui suis coupable de la tiédeur que tu apportes dans tes devoirs de religion, et par suite de tes impatiences, de ta promptitude à porter un jugement avant d'avoir réfléchi, et surtout de ces préventions qui te rendent si injuste.

Je suis sûre que Denis vous a fait des rapports sur moi. Il ne peut pas me souffrir...

Denis ne m'a fait aucun rapport. Personne ne serait bien venu à me parler mal

de toi; mais crois-tu donc que je n'ai pas des yeux pour te voir, une conscience pour t'apprécier!

C'est parce que j'ai acquis une profonde connaissance de tes qualités et de tes défauts, ma fille, que j'ai songé sérieusement à tirer parti des uns et des autres pour ta satisfaction présente et ton bonheur futur. Seul je ne puis songer à remplir dignement cette tâche, et c'est parce que je l'ai sentie au dessus de mes forces que je veux m'adjoindre une personne aussi pieuse qu'aimable, bonne et instruite. D'ici à quinze jours, mon Alice... tu auras une seconde mère...

Il l'attira doucement sur ses genoux, en l'embrassant tendrement; mais elle était hors d'état de parler, tant elle se sentait

anéantie par cette étrange révélation.

Aussitôt que les mains de son père ne la retinrent plus, elle s'échappa comme un oiseau, et courut jusqu'au fond du jardin pour se livrer sans témoin à son étonnement, à sa douleur et à ses larmes.

Madame Richard la croyait avec son père; mais les soins du ménage l'appelaient partout où il y avait une surveillance à exercer. Elle passa par hasard à l'endroit où la désolée Alice faisait entendre ses gémissements, tandis que ses yeux étaient noyés dans les pleurs.

— Mon Dieu! qu'as-tu? s'écria la bonne dame, prête à pleurer elle-même sans connaître le sujet d'un chagrin si violent.

— Oh! ma chère amie... Ma chère amie... Et Alice sanglotait si fort, que c'est avec

une peine extrême qu'elle put articuler : Je vais avoir une belle-mère!!!

La stupéfaction de madame Richard la rendit muette à son tour, elle ne put que porter ses bras au dessus de sa tête en signe de désespoir. Puis, lorsqu'elle eut recouvré la parole, elle fit de tels hélas! qu'Alice se trouva encore plus malheureuse qu'elle ne l'avait pensé d'abord.

L'heure du déjeûner les surprit toutes deux à la même place sans qu'elles eussent trouvé un bon côté dans le grand changement dont elles étaient menacées. Si madame Richard s'affligeait pour le compte d'Alice, le retour qu'elle faisait sur elle-même n'était pas moins douloureux. Il était donc vrai, il lui faudrait obéir à une maîtresse! Et quelle maîtresse encore?

jeune, sans doute, imbue des idées nouvelles, et grande dame par dessus tout.

Le repas fut silencieux. M. Montauban avait beau feindre de ne pas s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui, le malaise l'avait gagné, et ce fut avec effort qu'il parvint à prononcer quelques mots qui ne trouvèrent point de réponse dans des poitrines brisées de sanglots.

C'était vers la fin de cette même journée qu'au commencement de cette histoire nous avons suivi Alice et sa gouvernante, dont les idées, quoiqu'un peu modifiées, répandaient tant d'amertume sur leur conversation.

IV.

Influence de Rose.

Rose, fille d'un habitant aisé de Solutré, savait lire, écrire et compter, et n'aurait jamais été servante, comme elle aimait à le répéter, sans le malheur, dont elle fut la victime. Or, ce malheur, que nous connaissons déjà, n'était autre que le second mariage de son père, il y avait bientôt seize ans. Ce qu'elle eut à souffrir pendant la longue année qu'elle passa avec une femme dure, injuste, criarde, adonnée à la boisson, inspirait à tout le village une grande

pitié pour la pauvre enfant, et chacun se réjouit de la voir entrer chez M. Montauban. Elle y fut admise d'abord en qualité de fille de basse-cour ; puis, comme elle était propre, active, intelligente, à la naissance d'Alin, on la retira de ses fonctions pour qu'elle s'occupât uniquement de l'enfant nouveau né. Elle remplit ses devoirs avec zèle et affection. Plus tard, lorsque la pauvre petite devint orpheline, madame Richard s'estima heureuse d'être secondée jour et nuit par l'infatigable bonne volonté de Rose, que des bras musculeux rendaient très-propre au service qu'on réclamait d'elle. Tout alla bien jusqu'à ce que les premières perceptions d'Alice vinssent l'initier à la vie de l'intelligence. Ce fut alors que Rose, encore froissée de la

dureté dont elle avait souffert, en fit le texte des premières notions inculquées à l'enfant qu'elle promenait dans ses bras la plus grande partie de la journée. Si Alice pleurait, la bonne la menaçait d'une belle-mère, comme une autre lui eût fait peur du loup. Si Rose racontait une historiette pour l'endormir, il s'agissait toujours d'un enfant persécuté par une créature laide de visage, atroce de caractère, dont l'affreuse voix était capable de faire mourir de peur; et ce monstre s'appelait une belle-mère. Pendant long-temps la petite fille, ignorant à quelle espèce il appartenait, en avait fait une bête fantastique assez semblable au dragon de l'apocalypse, et dans les rêves fiévreux de sa première enfance, elle en était poursuivie comme d'un cauchemar. Reve-

nue à des idées plus justes sur l'objet de ses terreurs, le nom de belle-mère n'en était pas moins resté mal sonnant à ses oreilles.

Quand le soir du plus triste des jours d'Alice, Rose monta dans sa chambre pour la déshabiller, et qu'elle connut le motif du désespoir de sa maîtresse, elle eut elle-même un moment d'une grande douleur, qu'elle manifesta, selon l'usage du pays, de la manière la plus bruyante. Cette sortie n'était pas de nature à calmer Alice; mais, sachant gré à sa bonne de l'intérêt qu'elle lui portait, elle la retint long-temps dans sa chambre pour épuiser avec elle le sujet de leur commune affliction. Après les larmes, les sanglots, elles en vinrent à deviser ensemble sur la physionomie que devait

prendre ce cruel fléau de l'humanité. Comme au bout du compte, elles savaient n'être ni rôties, ni mangées, il fallait bien rentrer dans la vie réelle, qu'elles firent d'abord assez dure ; puis prenant pitié de leur sort, elles l'adoucirent et tâchèrent de le rendre moins insupportable. Après les suppositions les plus contradictoires et les plus exagérées, le calme semblait rétabli dans leur cœur.

Ce qu'il y a de plus probable, dit la bonne après une longue pause, c'est que votre belle-mère ne pourra souffrir les gens qui vous aiment ; elle nous renverra tous, c'est sûr. Pauvre demoiselle Alice!

—Si elle vous renvoie, je m'en irai aussi, reprit Alice, charmée d'un expédient qui ne l'avait pas encore frappée.

— Où irez-vous? mon Dieu! est-cequ'une jeune demoiselle peut s'en aller comme ça?

— Pourquoi pas? je me ferai servante, s'il le faut, Dieu m'a donné des membres pour les employer sans doute.

— Vous n'aurez que quelques années à souffrir : on vous mariera et tout sera dit.

— Oui, mais d'ici là, j'aurai bien le temps de souffrir.

— Il faut peut-être se résigner, Mameselle, comme dit monsieur le curé; mais c'est une chose assez triste que la résignation. Pour moi, quand je serai loin de vous, continua-t-elle en pleurant, je me trouverai bien malheureuse!

— Ne pleure pas ainsi, Rose, tu aug-

mentes encore mon chagrin. Tiens, vois-tu, maintenant que j'y pense, je ne puis croire que mon père me donne pour belle-mère une femme si méchante. Comment? chasser de la maison toutes les personnes que j'aime?

— Vous verrez, vous verrez! soyez sûre d'une chose : c'est que les anciens domestiques déplaisent toujours aux nouveaux maîtres.

Ces conversations et d'autres semblables se renouvelaient chaque jour, matin et soir, pendant la toilette d'Alice à laquelle maintenant elle donnait un temps considérable.

—Rose, dit-elle un soir, j'ai fait beaucoup de questions à mon père sur la belle-mère qu'il me destine.....

— Eh bien ! Mameselle ?

— Eh bien ! il dit qu'elle est excellente ; il m'a cité plusieurs traits de son caractère qui lui font honneur ; de plus, elle a un bon cœur, et fait beaucoup de bien dans le village qu'elle habite pendant l'été.

—Bah ! bah ! quand vous aurez vécu aussi long-temps que moi, vous ne vous laisserez pas prendre comme ça par de beaux semblants ; elle fait la doucereuse avec monsieur votre père, elle pourra la faire avec vous dans le commencement ; mais... Ma belle-mère m'avait acheté un beau tablier quand elle a dû épouser mon père !

— Je sais ce que je vais faire, dit Alice, frappée d'une idée subite ; je demanderai à mon père la promesse de ne rien déranger à

ce qui est dans la maison (excepté à l'égard de Densi); je suis sûre qu'il me le promettra, et qu'il tiendra sa parole.

— Dieu! Mademoiselle, s'écria Rose effrayée, ne dites pas au moins que je vous ai parlé; je suis sûre qu'il serait fâché des avertissements que je vous donne pour que vous soyez sur vos gardes.

— Ne crains rien! je sais bien ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire.

Alice avait de bonnes raisons pour être discrète, elle sentait qu'elle se donnait des torts en écoutant le bavardage de Rose; elle ne pouvait même se dissimuler qu'elle était sous l'empire d'injustes préventions, qui prenaient une nouvelle force dans son esprit chaque fois que ces dangereuses confidences avaient lieu.

Depuis quelques jours, madame Richard se taisait, et s'applaudissait de remplir ce qu'elle appelait son devoir à l'égard de son enfant. Elle ne voulait pas l'influencer, disait-elle, et se contentait alors de lever les yeux aux ciel, de soupirer profondément, et même de hausser les épaules chaque fois qu'il était question du mariage prochain qu'elle désignait sous le nom de catastrophe. Le frisson la gagnait quand elle pensait que M. Montauban allait partir et qu'il ne reviendrait pas seul.

Cependant, les joues d'Alice avaient pâli, son père en fit la remarque malgré ses préoccupations.

— Je ne suis pas malade, répondit Alice, mais... je ne puis m'empêcher d'être inquiète.

— Je croyais, reprit M. Montauban d'un air un peu sévère, t'en avoir dit assez pour te tranquilliser. Il faut que tu comptes peu sur moi, mon enfant, pour oser encore concevoir des craintes et les manifester.

— C'est qu'il y a des gens qui plaisent et d'autres qui déplaisent, reprit la jeune fille, et, jusqu'à ce que je connaisse *cette personne*, je ne puis savoir à quelle catégorie elle appartient.

— Personne ne déplaît sans motif aux gens raisonnables, et la prévention est le fait d'un esprit borné qui, repoussant la lumière, se complaît dans son aveuglement.

L'incarnat reparut sur les joues pâles d'Alice qui resta muette pendant quelques instants.

— C'est cela, se dit-elle intérieurement, à merveille! *elle* n'a pas encore mis le pied dans la maison, et je suis déjà grondée pour *elle*... Et on veut que je l'aime? c'est bien impossible. Oh! ce sera bien de faire des conditions!

M. Montauban mettait de l'ordre dans son cabinet, Alice feuilletait un volume dont elle ne voyait pas une lettre. Son père lui demanda de l'aider dans quelques arrangements, ce à quoi elle se prêta d'assez bonne grâce. Un baiser fut sa récompense, et signa tacitement la paix, après l'orage qu'avaient suscité les paroles d'Alice. Malgré les marques de tendresse que lui donnait son père, elle se sentait mal à l'aise; car son cœur était plein de mauvaises pensées.

— Mon père, dit-elle enfin avec un effort pénible, j'aurais deux choses à vous demander.

— Parle, mon enfant, je t'écoute, dit-il avec douceur.

— Je voudrais vous prier de me faire la promesse... de garder toujours madame Richard et ma bonne Rose, lors même que mad... votre fem... ma belle-mère voudrait les renvoyer.

— Avant de te répondre, dis-moi, cette idée est-elle de toi? N'est-ce point madame Richard qui te l'a suggérée?

— Non, mon père, dit-elle, tremblante à la pensée de répéter ce qu'elle avait promis à Rose de ne pas révéler.

— Je suis charmé que madame Richard soit étrangère aux craintes que tu manifes-

tes. Ce que je puis te promettre, c'est de ne jamais abandonner une personne que ses services, son dévouement, son affection pour toi me font considérer comme un membre de notre famille.

— Et Rose, mon père ?

— Rose restera près de toi... si elle se conduit bien. Es-tu satisfaite ?

— Sur ce point, oui. Mais j'aurais encore quelque chose à vous demander. C'est... c'est... dit-elle en baissant la voix, de m'aimer toujours autant que vous l'avez fait depuis deux ans.

— Voilà une singulière demande, mon enfant chérie, dit le père en l'embrassant. Je devine ta pensée jalouse ; tu en rougis, et tu as raison. Mais, crois-moi, rien ne peut diminuer l'affection que je te porte.

Peut-être la comprendras-tu mieux d'ici à quelque temps. Je t'en réserve des preuves irrécusables; entends-tu ?

Alice essaya de sourire en le quittant ; mais les larmes étaient si près de ses paupières, qu'elle courut dans sa chambre pour les répandre en liberté sur la perte de sa dernière espérance. Elle avait cru qu'en découvrant la maladie qui dévorait son âme, son père renoncerait peut-être à son projet de mariage. Cette nuit se passa sans dormir ; car le sommeil refuse ses bienfaits aux mauvaises consciences. Le lendemain et les jours suivants, elle eut un accès de fièvre. L'opinion de madame Richard fut qu'elle ne pouvait assister à la bénédiction nuptiale. Rose insinua à sa jeune maîtresse que

cette indisposition était arrivée à temps pour qu'elle pût jouir encore de sa liberté pendant quelques jours.

V.

Le mariage.

M. Montauban, affligé de ce qu'il voyait, soupçonnant au delà, et craignant peut-être quelque boutade d'Alice dans une famille déjà sienne, n'insista que faiblement pour l'emmener. Elle avait besoin d'une leçon qu'il ajourna à une époque plus opportune. En attendant, il la confia aux soins de madame Richard, non sans recommander vivement à celle-ci de lui donner tous les jours des nouvelles de la

malade. Alice elle-même put s'acquitter de cette tâche, son indisposition étant peu grave. Le style de ses lettres se ressentait de l'état d'excitation continuelle où la jetaient ses entretiens fréquents avec sa bonne; un jour elle alla jusqu'à écrire qu'elle savourait avec délices ses dernières heures de liberté. La réponse à cette lettre se fit attendre assez long-temps. Le vague pressentiment d'avoir déplu à son père l'inquiétait. Mécontente d'elle-même, et de tout ce qui l'entourait, son caractère, naturellement irascible devenait chaque jour plus difficile. C'est dans cette mauvaise disposition d'esprit qu'elle reçut de sa belle-mère la lettre suivante :

« Ma chère fille,

Si quelque chose peut ajouter au déplai-

sir que m'a causé votre indisposition, c'est assurément la décision de votre père, qui veut que, sans retard, nous partions pour l'Italie. Quelque agréable que puisse être ce voyage, je ne saurais en jouir entièrement, quand je pense à ce qu'il aurait pu être, entrepris avec vous, et pour votre instruction. Combien n'eût-il pas été profitable pour toutes deux! Enfin, Dieu ne l'a pas voulu. Malgré la manifestation de sa volonté, je ne puis m'empêcher de regretter un incident qui ajourne pour moi le plaisir de vous connaître. En attendant ce moment désiré, je parle de vous avec votre père; en son absence, j'interroge Denis dont le témoignage n'est pas suspect; et tout ce que j'apprends touchant votre bon cœur me remplit d'espérance, et me

fait remercier Dieu de la douce tâche qu'il m'impose envers vous ; j'espère mériter cette faveur, ma chère fille, en faisant tous mes efforts pour rendre votre éducation chrétienne, persuadée que votre bonheur dans cette vie et dans l'autre dépend de la direction des principes religieux.

Je sais, ma chère enfant, que vous êtes en des mains sûres et bonnes. Je serai charmée de faire la connaissance de l'amie qui vous tient lieu de mère, depuis que vous êtes au monde. Faites-lui mes compliments affectueux, et dites-lui que d'ici à quelque temps je viendrai l'aider dans ses fonctions près de vous ; nous serons deux alors pour vous aimer.

Votre mère et amie,

CHARLOTTE MONTAUBAN.»

A cette lettre en était jointe une autre, celle de monsieur Montauban, exprimant les mêmes regrets sur l'indisposition de sa fille, qui les privait tous de sa société pendant le voyage, qu'un temps à souhait promettait de rendre extrêmement agréable.

Cette lettre se terminait par ces mots : *Jouis bien de ta liberté*, et profites-en pour nous écrire poste restante à Florence.

Alice sentit le trait acéré se glisser jusqu'à son cœur. Quelle punition de son inconcevable conduite! D'abord elle refoula au fond de sa conscience tout ce qu'elle éprouvait d'amertume; mais en repassant sur les points douloureux de ses blessures, le chagrin l'emporta sur l'amour-propre, et elle pleura d'autant plus amèrement

qu'elle ne pouvait attribuer qu'à elle-même l'espèce d'abandon où elle se trouvait, quand son père effectuait ce beau voyage, si long-temps projeté entre elle et lui.

Oh! c'était affreux! Remettant ses lettres à madame Richard, elle en attendit un conseil ou une consolation; mais celle-ci, après les avoir lues et repliées, les lui rendit sans faire aucune réflexion.

— Comment? ma chère amie, s'écria l'impétueuse jeune fille, vous ne comprenez donc pas? Ils sont en Italie.

— J'ai très-bien compris qu'*on* aurait pu venir te chercher, et que si *on* avait envie que tu fusses de la partie, je suis ici pour te conduire. Enfin madame Richard s'arrêta subitement, ne voulant pas manquer à ce qu'elle s'était promis. Un léger

frémissement passa sur ses lèvres, puis comme si elle se parlait à elle-même : Il paraît, murmura-t-elle, que l'*on* me considère comme une personne, qui n'a jamais parlé à cette enfant de Dieu et de notre sainte religion.

Alice laissa sa vieille amie fâchée, et, grommelant tout bas,pour aller pleurreelle-même en parcourant la terrasse vingt fois dans une heure, sans retrouver le calme que de sages paroles lui eussent procuré. Madame Richard, qui l'observait de loin, la voyant porter plusieurs fois son mouchoir à ses yeux, oublia son propre mécontentement pour lui proposer au moins une distraction, sa conscience l'avertissant que ce chagrin était son ouvrage jusqu'à un certain point.

— Veux-tu, ma chère enfant, dit la bonne dame, que nous profitions de cette belle journée pour monter au haut de la roche; il y a long-temps que nous n'avons fait cette promenade.

— Cela m'est indifférent, dit Alice, ici ou ailleurs je ne serai pas moins malheureuse. Cependant, mettant machinalement son chapeau et ses gants, elle passa son bras sous celui de madame Richard, et la suivit silencieusement dans les rapides sentiers qui conduisent au sommet de la montagne. Au moment où elles atteignaient le troisième étage, sur lequel sont assises les dernières maisons de Solutré, un vieux chevrier les salua d'un bonjour mélancolique, contrastant avec sa bonne humeur accoutumée.

— Qu'y a-t-il donc, père Barthélemi? demanda madame Richard avec l'intérêt que lui inspirait tout ce qui paraissait souffrir.

Mais le chevrier secoua la tête sans répondre. Alice, que cet incident avait tirée de sa rêverie, vit une larme tomber péniblement de ride en ride, jusque sur la poitrine oppressée du vieillard.

— O mon Dieu! dit-elle, oubliant son propre chagrin, que vous est-il arrivé?

— Il y a, Mademoiselle, que le père Barthélemi a trop vécu. Hier encore, continua-t-il, j'étais propriétaire d'un jardin et d'une chaumière où je croyais abriter ma tête jusqu'à ma fin, aujourd'hui je suis sans asile; et c'est à quatre-vingts ans qu'il faut que ces mains qui ont retourné

le sol et défendu la patrie, apprennent à s'étendre pour autre chose que piocher le terrain et abattre un ennemi! J'en mourrai! c'est là toute ma consolation.

— Mais votre maison...

— La voilà, interrompit le vieillard en étendant la main devant lui ; aujourd'hui dans l'enclos de Leblanc le riche; hier encore, elle était au flanc de la montagne; Dieu n'a pas voulu qu'elle y restât; mais pourquoi ne m'a-t-il pas retiré de ce monde en même temps qu'il abîmait ma pauvre propriété? Je n'ai plus que mes deux chèvres qu'il me faudra bientôt vendre pour vivre et me loger pendant l'hiver. Oh! ma pauvre brune, c'est ce que je regretterai le plus; il n'y avait qu'elle pour m'aimer! Voyez si elle ne comprend pas

ce que je vous dis. Effectivement, par un hasard singulier, la chèvre sa favorite était venue en ce moment mettre ses deux pieds de devant sur les genoux de son maître, et, par un mouvement grâcieux de sa tête, elle semblait l'inviter à la caresser.

—Vous garderez vos chèvres! s'écria Alice, vivement émue de la douleur du vieillard. Ah! si mon père était ici, il arrangerait vos affaires! N'importe, voici tout ce que contient ma bourse, servez-vous-en, en attendant que la justice vous ait fait rentrer dans votre maison. Il est impossible qu'on ne vous la rende pas.

—La justice! la justice! il faudra qu'elle se presse un peu si elle veut me trouver sur pied; je n'ai pas le temps d'attendre, voyez-vous, et les procès enterrent toujours les pau-

vres gens, témoin, le voisin Thomas dont le cerisier déjà est descendu, l'année dernière, chez ce même Leblanc, qui en est tranquille possesseur aujourd'hui que Thomas dort là bas.

Je vous engage toujours à venir trouver mon père dès qu'il sera de retour. Courage en attendant.

L'éboulement qui avait eu lieu, comme beaucoup d'autres, dans cette localité, servit de texte à la conversation des deux promeneuses dont les idées se trouvèrent momentanément modifiées par cet évènement. Arrivée sur le plateau de la montagne (1), Alice, se sentant comme dégagée des pas-

(1) La montagne ou la roche de Solutré, la principale de la chaîne qui parcourt le Mâconnais et le Beaujolais, est remarquable par son élévation, et par la beauté des sites qui l'entourent. Sa pointe sour-

sions qui l'avaient agitée dans cette journée, regarda long-temps le fertile et riant paysage traversé par la Saône dont elle suivait à

cilleuse, qui va tous les jours en s'amoindrissant, était vers le seizième siècle surmontée des créneaux d'un château féodal. Le seigneur, semblable à l'aigle dans son aire, dominait la contrée et bravait ses ennemis; car la forteresse, accessible seulement du côté de l'Est, semblait inexpugnable. Mais si la main des hommes n'a point travaillé à l'œuvre de destruction, le temps et les révolutions de la nature l'ont opérée; les ruines attestant la présence de l'édifice ont été trouvées dans les différents étages de la vallée avec les parties intégrantes de la montagne. Vers le commencement du dix-neuvième siècle, des antiquaires explorèrent ces ruines, et leur recherche eut pour résultat la découverte de deux cercueils en plomb, où deux squelettes, l'un d'homme, l'autre de femme, se trouvaient parfaitement conservés. La montagne de Solutré renferme dans son sein plusieurs carrières de marbre blanc sillonné de veines d'un rose foncé d'une nuance très-pure. Les carrières, dont l'exploitation est à peine commencée, n'ont offert

perte de vue la marche sinueuse et tranquille. Elle admirait ses bords fleuris si heureusement accidentés, que Dieu semble s'être complu à disposer leur admirable symétrie. A cette hauteur, de quelque côté que les regards se tournent, l'œil se repose sur des villages où l'abondance semble le disputer à la grâce et à la coquetterie parée de tout ce qui peut relever sa beauté. Point de landes, point de bruyère stérile : on chercherait en vain une plaine crayeuse ou sablonneuse. Partout la verdure dont les nuances variées se marient harmonieusement à un ciel que les orages épurent en rafraîchissant la terre.

jusqu'ici qu'une pierre friable employée dans les manufactures de cristaux ; mais, au dire des ingénieurs des mines, l'exploitation entière donnerait des blocs dignes du ciseau de nos grands artistes.

Alice examina avec soin toutes les pierres de la plate-forme, et vit par les inscriptions que nos célébrités les avaient visitées; elle regretta que le hasard ne l'eût pas amenée dans ces jours privilégiés où elle eût pu rencontrer un de ces rois de la pensée.

L'heure du soir s'avançait; madame Richard se leva de la place où elle avait été constamment assise, pour reprendre le chemin de la maison : Je crois, dit-elle à Alice, que nous aurons de la pluie demain : vois comme le Mont-Blanc est dégagé de nuages; on croirait pouvoir le toucher avec la main.

—Le Mont-Blanc ! répéta la jeune fille à qui ce nom rappelait son chagrin... Quand je pense que j'aurais pu le traverser... que je serais maintenant...

—Tu ne peux en accuser que ta maladie,

interrompit madame Richard avec une espèce d'impatience.

—Allons donc! ma maladie! vous ne voulez pas que je sois ma propre dupe; et vous-même savez aussi bien que moi si j'aurais pu partir... Oh! que je suis punie!

A mesure qu'Alice descendait la montagne, les nobles et pures impressions qu'elle y avait éprouvées se dissipaient pour laisser place à la mauvaise humeur dont madame Richard fut la première à se ressentir. En rentrant dans la maison, les lettres furent relues, commentées et jetées à terre dans un nouvel accès de dépit auquel la pauvre enfant cédait par habitude, voulant toujours trouver la raison dans les choses, tandis que, créée à l'image de Dieu, elle y renonçait pour son propre

compte ; mais dans ses boutades, on la trouvera plus à plaindre qu'à blâmer, si on réfléchit aux vices de l'éducation dont elle subissait les conséquences.

Madame Richard, malgré son aveuglement, ne pouvait se dissimuler entièrement les défauts de sa fille d'adoption, et lorsque mentalement elle en avait fait l'énumération, elle se disait tout haut pour s'excuser à ses propres yeux : Enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu! Mais on ne ment pas à sa conscience, et souvent elle ajoutait comme correctif aux louanges qu'elle s'adressait : — Peut-être n'ai-je pas eu la main assez ferme! la raison fera ce que je n'ai pu faire. Et elle ne voyait pas que la raison se trouvait comme le bon grain à travers es épines dans la parabole de Jésus-Christ.

Voulant être seule, et se livrer sans réserve à l'impatience qui la dominait, Alice monta dans sa chambre où elle trouva Rose fort occupée à nettoyer des choses propres, et à déranger sous prétexte d'arranger.

—Tu choisis bien mal ton temps, Rose, s'écria sa maîtresse.

—Voilà qui est fait, Mamselle. Attendez, plus qu'un petit coup de brosse sur le tapis. Ah! mon Dieu! comme vous voilà décoiffée!

—C'est le vent de la montagne, qui m'a arrangée ainsi; mais cela m'est égal, il est tard, personne ne viendra.

— As-tu fini?

—Tenez, Mamselle, regardez-vous dans la glace, comme ça, et dites-moi à qui vous

ressemblez. Dieu! Dieu! il me semble la voir encore, pauvre chère dame!

— C'est vrai, dit Alice en souriant à la glace, que je ressemble beaucoup au portrait de ma mère.

— Et quelle jolie femme c'était! Pour moi je n'en ai jamais vu une pareille, et au dire de tout le monde on ne devait jamais en voir. Vous donnez à tous un furieux démenti, continua la flatteuse Rose en tournant dans ses doigts les boucles de la chevelure blonde de sa jeune maîtresse, qui maintenant ne la pressait plus autant de finir et de s'en aller.

— Je voudrais bien savoir, continua Rose, si ce beau portrait restera toujours dans le cabinet de Monsieur; Denis prétend qu'il n'en sortira pas, et moi....

— De quoi se mêle Denis? reprit Alice, charmée de trouver un objet sur lequel pût tomber sa mauvaise humeur. Serai-je donc toujours obsédée de cet homme? Et encore ne serai-je pas forcée d'entendre un jour chanter ses louanges ? Il plaît beaucoup à ma belle-mère, à ce qu'il paraît.

— Sainte Vierge! comment savez-vous ça? demanda la curieuse bonne, qui, le matin, avait vu arriver les lettres, et qui mourait d'envie d'en connaître le contenu.

— Ma belle-mère m'a écrit, et me dit que Denis lui a fait mon éloge. C'est une moquerie, en vérité!

— Elle ne vous a pas écrit exprès pour vous dire ça, je pense?

— Non, dit Alice en soupirant profondément, sa lettre a pour but de m'apprendre..... qu'ils sont en Italie.

— En Italie !

— Oui. Est-ce que tu connais ce pays ?

— Je crois bien, Seigneur ! J'ai eu un oncle qui avait bien envie d'y aller, et j'ai su par lui que c'est un port de mer où l'on bénit les chapelets, et où l'on baise quelque chose qui appartient à notre saint père le Pape.

— Sa mule ?

— Oui, sa mule. Et Rose fit à ce propos une profonde révérence dont Alice eût ri dans un autre moment ; mais elle n'y songea pas, et ce fut avec une colère concentrée qu'elle lui dit :

— Sais-tu à quelle cause je dois mon exil ici, tandis que je pourrais visiter les merveilleuses beautés de l'Italie ?

— Comment le saurais-je, Mamselle ?

— A toi, Rose, à toi qui m'as donné le conseil de me révolter contre... je ne sais quelle autorité... que tu appelles une tyrannie.

— Ma foi, Mamselle, riposta Rose, si vous avez suivi mes conseils, c'est qu'apparemment vous aviez envie de les suivre. Quand je vous dis quelque chose qui ne vous convient pas, vous ne vous gênez guère pour m'appeler ignorante ou stupide...

— Parce que tu l'es en effet, cria la jeune fille irritée.

— Alors, puisque vous le savez, comment pouvez-vous m'accorder quelque confiance ?

Alice se mordit les lèvres de dépit, regrettant, mais trop tard, l'ascendant qu'elle avait laissé prendre à sa bonne.

— C'est bien, Rose, dit-elle enfin, cachant un léger tremblement sous les apparences d'une froide dignité, je me souviendrai au moins de la leçon que vous venez de me donner.

Mais, laisser sa jeune maîtresse fâchée contre elle, n'était pas le compte de Rose, aussi se hâta-t-elle de dire : — C'est pourtant bien malheureux pour moi de vous aimer comme je fais, et de ne pouvoir m'empêcher de vous dire mes craintes; une autre vous flatterait, ne vous dirait que des choses agréables, des mensonges même, tandis que moi..... Pour achever sa période, elle porta son mouchoir à ses yeux, et sortit en sanglotant.

. . . .

Elle a raison, se dit Alice qui, la tête ap-

puyée dans les mains, long-temps après cette scène réfléchissait à la conduite qu'elle tiendrait avec sa bonne. Oui, elle a raison. Sa franchise avec moi est la preuve de son dévouement; et c'est un fait qu'elle ne m'a jamais flattée.

Dans cette disposition d'esprit la paix fut bientôt signée entre les parties belligérantes, et l'empire de Rose se trouva d'autant mieux établi, que l'isolement de sa maîtresse était plus profond. Madame Richard se prêtait sans le vouloir à ce que cette intimité devînt chaque jour plus grande. Inquiète de l'avenir pour elle-même, la bonne dame semblait lâcher les rênes de son gouvernement, depuis qu'elle croyait devoir résilier son autorité entre les mains d'une *maîtresse*. Quelques jours

après la réception de ces lettres qui avaient causé tant d'émotion, elle crut de son devoir de demander à son Alice si elle ne comptait pas y répondre.

— J'y répondrai aujourd'hui même, dit la jeune fille, car il m'est venu l'idée que mon père nous écrira peut-être d'aller le rejoindre.

— Compte là dessus, pauvre enfant! dit madame Richard en hochant la tête.

Enfin, je vais toujours écrire, et si *on* tient à me faire plaisir, *on* saura ce que je souhaite.

Elle écrivit à son père une lettre de quatre pages; sa plume courait sur son papier avec la rapidité d'une pensée pleine d'espérance; mais lorsqu'elle en fut à sa belle-mère, sa verve semblait épuisée. Madame

Richard, qui brodait une tapisserie près d'une des fenêtres du salon, la vit tailler sa plume et changer de papier plus de dix fois. Curieuse de savoir ce qui l'embarrassait, et ne voulant rien demander, la gouvernante vint la baiser au front, et releva cette jeune tête pour lire dans ses yeux, où elle ne vit qu'ennui et contrainte. Les feuilles éparses sur la table ne portaient que quelques mots qui variaient de *Madame* à *ma chère belle-mère;* sur quelques-unes on voyait le mot marâtre.

— Je ne sais pas comment commencer ! dit enfin la jeune fille en jetant loin d'elle plumes, canif et papier, avec la brusquerie qui lui était naturelle.

— Tu auras beau te fâcher, mon enfant, il faudra toujours finir par écrire.

— Eh bien! comment faut-il donc l'appeler?

— Comme tu voudras, fais pour le mieux. Et madame Richard sortit du salon.

— Me voilà bien avancée; j'irai loin avec de semblables conseils! Dieu! que je suis malheureuse! et elle se mit à pleurer.

Elle finit par se calmer et lorsque la gouvernante rentra après une longue absence, Alice lui présenta la lettre suivante, commencée tout au bas de la première page :

« Ma chère belle-mère,

« Mon père m'a assurée que vous êtes bonne; je le crois; il ne m'a jamais trompée; cependant si vous vouliez m'en donner la petite preuve que je vais vous demander, vous me combleriez d'autant de joie que

votre lettre timbrée de Florence m'a remplie de chagrin. Depuis que je l'ai reçue, je pleure tous les jours, ne pouvant m'accoutumer à l'idée que ce voyage d'Italie, tant souhaité, et si souvent promis par mon père, soit maintenant une chose à laquelle il me faille renoncer. Cela ne sera pas, si vous demandez la permission de m'appeler près de vous. La bonne amie qui m'aime, et à laquelle j'ai fait vos compliments, est toute disposée à m'accompagner ; nous n'attendons qu'un mot pour nous mettre en route.

« Mais je suis, en l'attendant, ma chère belle-mère, votre bien triste et désolée enfant.

ALICE MONTAUBAN. »

Madame Richard sourit à l'espoir d'Alice;

mais ne trouva rien à dire que : — Pauvre petite!

Malgré l'incrédulité de son amie, l'enfant n'en compta pas moins les jours d'abord, puis les heures, et enfin les minutes qui devaient s'écouler jusqu'à ce que la bienheureuse réponse pût lui parvenir. Après avoir dévoré le temps à force d'impatience, elle reçut une lettre de son père seulement; lettre par laquelle il l'engageait à modérer ses désirs, et à accepter sans regret la vie qu'elle-même s'était choisie par amour pour sa *liberté*... C'était un parti pris sans retour, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. A la fin de la lettre, Denis faisait dire qu'il ramassait, à son intention, une collection de coquillages.

— Quelle amère dérision! Il n'a qu'à

me les apporter, il verra comme je le recevrai, lui et ses coquillages. Je n'ai pas besoin de la preuve qu'il a vu la mer; moi aussi, peut-être, un jour, je voyagerai et je rapporterai..... ce que je voudrai. Et ma belle-mère ne m'écrit pas; *elle est indisposée*, c'est bien cela!

Pendant bien des jours, Alice fut inabordable, même pour Rose qui, ne pouvant plus inventer rien de nouveau, fut traitée de radoteuse. Madame Richard, toujours bonne et faible, ne fut pas plus heureuse, et ne parvint pas à persuader à la jeune fille que, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, l'occupation était sa seule ressource.

L'oisiveté donc, jointe à la triste saison qui succède à la vendange, composa bientôt

la vie la plus ennuyeuse qui se puisse imaginer. Et quand la neige vint à rompre toute communication entre Solutré et les villages voisins, quand la bise de son souffle glacial ne laissa d'autre ressource que le coin du feu, chaque journée pesait sur cette jeune existence, comme un couvercle de plomb sur un cercueil.

VI.

Le retour.

Enfin, la neige commençait à disparaître dans la vallée, où tous les sentiers devenaient torrents. Les arbres, le terrain, dégagés d'une partie du suaire qui les couvrait,

produisaient des taches noires à travers les montagnes dont le sommet et les parties élevées étaient encore cachées sous la blanche enveloppe que le soleil d'avril colorait de ses feux.

Déjà les oiseaux faisaient entendre leur chant, et les vignerons occupés à serper la vigne mêlaient leurs voix discordantes au bruit des eaux dans la vallée.

Alice parcourait vingt fois par jour cette terrasse que nous avons signalée, d'où l'on découvre la ville de Mâcon et le chemin tortueux qui y conduit. Une lunette d'approche à la main, elle cherchait à voir tout ce dont l'hiver semblait l'avoir entièrement séparée.

Un jour que le soleil brillait à travers une atmosphère transparente, laissant tous

les objets à découvert, une masse noire, mouvante, compacte, se dirigeait lentement à travers les énormes pierres dont la route est encombrée. Bientôt on put distinguer une calèche à deux chevaux qui s'acheminait péniblement vers le village de Solutré. Alice, fixée au sol, à la place qu'elle avait adoptée, sentit battre son cœur si violemment, qu'elle fut sur le point de défaillir. Depuis long-temps elle attendait une lettre de son père, ordinairement exact à lui écrire. Nul doute, c'est lui! O bonheur! oui; mais sa belle-mère est là. Toutes les préventions se réveillent au même instant. Et lorsque la voiture est à la porte cochère, au lieu d'aller au devant des voyageurs, Alice se sauve dans sa chambre jusqu'à ce que les cris de madame Richard

se fassent entendre : Alice !..... Alice !.....
Et, tremblante, hors d'elle, elle revient enfin pour se précipiter dans les bras de son père, dont les yeux se mouillent de plaisir en l'embrassant.

— Charlotte, dit-il à une jeune femme qui regardait cette scène avec attendrissement; voici mon Alice, ma fille, la vôtre, que je vous confie avec bonheur! Embrasse ta mère, ma chère enfant. Alice s'avança en rougissant vers sa belle-mère, qui la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Qu'elle est gentille! s'écria-t-elle enfin d'un air charmé, j'avais bien raison de l'aimer! Alice gardait le silence; il lui semblait que la figure et le son de voix de cette femme redoutée respiraient la sincérité;

elle eût volontiers renoncé à l'air guindé qu'elle avait pris, et qui contrastait avec l'aménité si franche de madame Montauban, si Rose ne l'avait pas prévenue qu'il y aurait un beau moment, un discours touchant..... des larmes peut-être. Ce souvenir comprima tout ce qui pouvait rester d'élan dans un cœur dès long-temps mal disposé. Dans le premier moment, sa belle-mère ne put juger ce qu'elle était; cette froide réserve pouvait être mise sur le compte de la timidité.

Alice s'échappa dès qu'elle vit arriver madame Richard qui, le visage pâle d'émotion, venait aussi souhaiter la bienvenue à la nouvelle arrivée. Rose était dans l'escalier, sur le passage de sa jeune maîtresse.

— Eh bien! Mamselle, fit-elle en la

voyant monter trois degrés à la fois.

— Eh bien ! Rose, je l'ai vue... elle m'a parlé, elle m'a embrassée. Vraiment elle a l'air aimable, et sa voix est pleine de douceur.

— Le petit chat qui vous a égratignée est gentil et gracieux, répondit Rose.

— Son titre lui fait tort, continua Alice sans écouter sa bonne. Le fait est qu'elle m'aurait plu si elle n'était pas ma belle-mère.

— Alors, Mamselle, si elle est ce que vous dites, vous n'aurez pas à vous plaindre, lors même qu'il ne vous resterait que la plus petite moitié dans la tendresse de votre père.

Le front d'Alice se rembrunit, l'observation de Rose avait porté. Le trait de la

jalousie, en pénétrant jusqu'à son cœur, en fit disparaître le peu de bienveillance que l'accent si doux de sa belle-mère lui avait inspirée. Elle la considéra dès lors comme une ennemie naturelle, et, semblable à un général d'armée, elle dressa ses batteries pour échapper à tout empiétement. Lorsqu'Alice était seule, sa tête travaillait, et son esprit, naturellement indocile, arrivait jusqu'à la révolte ouverte; elle se trouvait mille points résistants. Mise en contact avec une volonté ferme, une raison supérieure, elle devenait d'une souplesse qui l'étonnait elle-même.

Le soir de cette journée, elle envoya dire qu'elle avait la migraine, et qu'elle allait se coucher; effectivement elle se mit au lit, où sa belle-mère vint l'embrasser;

mais elle fit semblant de dormir pour se dispenser de répondre à ses caresses.

Le lendemain, sous un léger prétexte, elle ne parut pas au déjeûner; pendant cette journée consacrée aux arrangements, sa solitude fut presque complète, car tout le monde était occupé dans la maison ; elle se sentit blessée de la facilité avec laquelle on se passait de sa présence, et pendant le dîner, ce fut à peine si elle répondit aux prévenances dont elle était l'objet. Cependant elle remarqua les petits soins de sa belle-mère pour madame Richard qu'elle servait la première, et à qui elle adressait le meilleur morceau, comme elle l'eût fait pour sa mère; mais la gouvernante, qui gémissait tout bas de la perte d'une partie de ses droits, mangea peu et

ne dit pas une parole. Alice, inquiète de sa santé, la suivit après son dîner jusqu'à la porte de sa chambre, où elle la vit tristement assise, la tête appuyée dans ses mains, son trousseau de clés déposé à côté d'elle, sur une longue liste des dépenses faites en l'absence de monsieur Montauban.

— Madame, dit Benoîte, la fille de basse cour, les petits poulets sont tous éclos, où voulez-vous qu'on les porte ?

— Demandez à Madame, cela ne me regarde plus.

Benoîte demeura tout ébahie. — Ce n'est donc plus vous qui allez nous commander?

—Non..... mes enfants, vous avez une maîtresse.

Une heure ne s'était pas écoulée, que madame Montauban était elle-même chez madame Richard, qu'elle priait avec une grâce charmante de vouloir ne rien changer à ses habitudes passées. De plus, ajouta-t-elle en lui prenant la main, je compte sur vous pour me diriger dans la vie toute nouvelle que je vais commencer parmi vous.

Une larme brilla dans les yeux de madame Richard, tout émue d'une marque de confiance qu'elle sentait mériter à peine; mais l'on comprend que ce fut avec plaisir qu'elle reprit l'empire qu'elle avait cru voir lui échapper. Donc, tout aurait pu s'arranger dès le premier abord, s'il ne se fût agi que du gouvernement de la maison. Mais si d'une part, l'amour-propre

devait être satisfait, d'un autre côté le cœur était déchiré à l'idée seule des nombreuses et douloureuses épreuves que chaque jour devait amener. Alice, cette enfant si chère, donnerait désormais à une femme étrangère à sa famille, étrangère aux soins prodigués à son enfance, le doux nom que tant de veilles, tant d'inquiétudes auraient dû mériter ! Elle passerait les longues heures de ses journées avec sa belle-mère, elle en recevrait l'instruction, les talents, qu'elle, madame Richard, ne pouvait lui donner. L'âge de madame Montauban, plus rapproché de celui de son élève, formerait peut-être un lien qui relâcherait ceux par lesquels la gouvernante tenait à la vie. Toutes ces réflexions, que des nuits sans sommeil rendaient plus in-

times et plus noires, accablaient l'esprit de la pauvre femme. La douceur de madame Montauban, loin d'être un adoucissement à ses peines secrètes, semblait au contraire les aggraver. Elle eût préféré voir la belle-mère d'Alice se poser en ennemie, afin d'avoir à la combattre, et de pouvoir la haïr sans remords.

Alice, dans cette atmosphère de contrainte et de petites passions, flottait incertaine, atteinte de ce malaise, résultant du manque d'harmonie : sa belle-mère lui était suspecte ; Rose manquait de mesure dans ses accusations; madame Richard, toujours affectueuse et caressante, se renfermait néanmoins dans un silence absolu ressemblant à de l'affectation. M. Montauban ne s'expliquait pas davantage :

confiant envers sa fille sous tous les rapports, il semblait bien décidé à ne pas aborder avec elle la grande question. Denis seul soutenait que sa maîtresse était la plus douce et la meilleure des femmes ; mais la partie adverse était trop obstinée dans ses préventions, pour qu'une opinion si contraire pût prévaloir.

VII.

Un cadeau.

Les jours qui s'étaient écoulés depuis le retour des voyageurs avaient été employés à faire les arrangements que nécessite un changement quelconque. L'intérieur de

la maison présentait maintenant une physionomie plus animée ; l'activité remplaçait l'inertie dont Alice avait souffert ; et cependant elle semblait haïr un ordre de choses qu'elle eût appelé de tous ses vœux, moins celle qui l'avait introduit.

Un matin qu'elle s'était rendue, selon son habitude, dans un pavillon chinois situé au fond du jardin, elle aperçut sa belle-mère se dirigeant vers elle ; son premier mouvement fut de quitter cet endroit de prédilection où elle retrouvait ses plus doux souvenirs d'enfance, ses rêves d'un avenir si brillant au jeune âge, lorsque les déceptions n'en ont pas encore démontré la vanité. Avant qu'Alice eût exécuté son projet, sa belle-mère était assise près d'elle. Il y eut un long silence, suivi de

quelques phrases banales sur la beauté du site, sur le temps admirable qui promettait une série de beaux jours, etc.

—Ma chère fille, dit tout à coup madame Montauban; je suis venue ici pour avoir avec vous un entretien sérieux que vous semblez éviter depuis bientôt quinze jours que je suis avec vous. Vous paraissez me craindre, poursuivit-elle en prenant doucement la main d'Alice, et ce n'est point le sentiment que j'aurais souhaité de vous inspirer. Vous ne pouvez pas encore m'aimer, vous ne me connaissez pas; mais votre éloignement pour moi m'afflige d'autant plus qu'il pourra nuire aux progrès de votre éducation. Enfin j'attendrai du temps, de mes soins, et surtout de la volonté de Dieu, un changement nécessaire

à mon bonheur ; mais il faut user des jours que sa bonté nous donne en mettant à profit des instants précieux à tout âge, et surtout au vôtre, ma chère enfant, quand on a perdu beaucoup de temps.

La figure d'Alice, impassible pendant ce discours, se colora légèrement à cette allusion faite à son ignorance. Elle balbutia quelques mots à peine articulés en manière de justification, que sa belle-mère interrompit pour lui dire : — Je sais qu'il n'y a pas de votre faute, et, avec de la bonne volonté, nous pourrons tout réparer encore. Depuis que j'ai entendu parler de vous, ma chère enfant, j'ai cherché les méthodes les plus simples et les meilleures que je me suis expliquées à votre intention, de manière à vous épargner une

partie des difficultés. Je ne vous demande, en ce moment, que de vouloir bien vous laisser guider; plus tard, vous m'aurez rendu justice, je réclamerai une part dans votre affection.

Alice, que tant de bonté confondait, essaya, par une phrase entortillée, d'exprimer au moins qu'elle était reconnaissante de ce qu'on voulait faire pour elle. Trop de sentiments contraires se heurtaient dans son esprit pour qu'elle pût rendre sa pensée avec lucidité; sa belle-mère vint encore à son secours en l'interprêtant selon son désir. — S'il en est ainsi, continua-t-elle, nous ne tarderons pas à recueillir le fruit, vous de votre soumission, moi de mon entier dévoûment.

— J'ai beaucoup pensé à vous pendant

mon voyage, dit encore madame Montauban ; j'ai rapporté, pour votre instruction, plusieurs herbiers et des coquillages que je dois aux recherches de notre bon Denis ; je ne remettrai ces objets à votre disposition que lorsque nous étudierons ensemble la botanique et l'histoire naturelle. Mais il est une chose dont vous pouvez faire un usage journalier, et que je vous donnerai dès aujourd'hui. La jeune femme tira de son panier à ouvrage qu'elle avait apporté, des livres dorés sur tranche, et magnifiquement reliés. Voici, dit-elle, la règle de vos actions, et le modèle à suivre dans toutes les phases de votre vie. L'un des volumes contient l'histoire de Jésus-Christ ; l'autre est l'application que nous pouvons en faire à

toutes les circonstances ordinaires ou difficiles; à toutes les épreuves en un mot que Dieu nous réserve pendant notre court pélerinage sur cette terre. Lisez-les, je vous prie, surtout méditez-les, et rendez-moi compte de l'impression qu'ils auront produite sur vous.

Le front d'Alice s'était déridé, et ses deux beaux livres dans la main, elle quitta le pavillon, marchant à côté de sa belle-mère qu'elle paraissait écouter, sinon avec plaisir du moins sans contrainte. M. Montauban, qui vint les rejoindre, parut heureux de les trouver ensemble ; il en témoigna sa joie à sa fille par un baiser et des paroles affectueuses. Alice les quitta bientôt pour aller montrer à madame Richard le présent de sa belle-mère. La gouver-

nante qui, tout à l'heure, se montrait à la fenêtre pour suivre les mouvements de sa fille d'adoption, semblait maintenant tellement absorbée par sa tapisserie, qu'elle ne leva pas même les yeux pour regarder les livres qu'Alice lui montrait avec un plaisir enfantin.

— Je m'étonne que ma belle-mère ait pensé à moi, continua la jeune fille.

— Je m'étonnerais davantage qu'elle n'y eût pas pensé, répondit madame Richard, et c'était bien le moins qu'elle t'apportât cette bagatelle.

— Elle m'apporte encore des collections de plantes et de coquillages, dit Alice presque confuse de ce qui faisait sa joie il n'y a qu'un instant.

— On peut faire beaucoup de présents

semblables, sans courir le risque de se ruiner, observa madame Richard.

Comme la reliure, le papier vélin et les gravures séduisaient Alice, elle alla chercher Rose, afin qu'elle, au moins, partageât son admiration ; elle avait besoin du suffrage de quelqu'un pour ne pas se considérer comme une dupe.

— Vois-tu, Rose, cria-t-elle de loin à sa bonne en affectant de faire briller l'or au soleil, vois-tu les beaux livres qu'on m'a donnés !

— Ils sont bien jolis en effet, dit Rose en les prenant des mains de sa maîtresse.

— Prends garde, au moins, tu vas les gâter ; as-tu les mains propres ?

— Mon Dieu ! on sait toucher à ces choses-là ; j'en ai bien tenu d'autres...

Tiens! un livre d'Évangiles, l'Imitation de Jésus-Christ? C'est drôle! Madame votre belle-mère croit donc que vous n'avez jamais rien lu, rien entendu dire. Moi, qui ne suis qu'une pauvre fille, je connais ces livres-là depuis que je suis au monde.

— Ma belle-mère dit qu'il faut les étudier toute sa vie; et elle le croit, puisqu'elle me les a donnés préférablement à tant d'autres objets.

— Eh bien! j'aurais mieux aimé tout autre chose. Et la bonne rendit les livres en faisant une petite moue qui, chez elle, exprimait le dédain.

Alice, déconcertée, alla ranger ses livres dans sa bibliothèque et n'en parla plus.

Quelques jours après cet incident, elle essayait, non sans bâiller fréquemment,

de prendre un peu le goût du travail, dont une vacance trop prolongée lui avait fait perdre l'habitude. Madame Montauban applaudissait à ce léger effort, et tâchait, avec une douceur sans exemple, d'enlever les épines dont toute science est hérissée. Malgré ses attentions délicates, Alice, loin d'être revenue de ses préventions, les laissait s'accroître de toutes les difficultés qu'elle rencontrait, et que sa mutinerie souvent lui faisait exagérer.

Cependant, si le préjugé de Rose, qu'il n'y a point de bonnes belles-mères, était tant soit peu fondé, madame Montauban aurait mérité qu'on fît une exception en sa faveur. A la bonté du cœur, à l'amour de ses devoirs profondement gravé dans sa conscience, elle joignait le caractère le plus

égal, l'esprit le plus aimable et le plus cultivé. Une heureuse et fidèle mémoire rendait sa conversation aussi instructive que variée. On l'eût trouvée charmante même sans des talents d'agrément qu'elle possédait à un haut degré. Alice aurait dû faire de rapides progrès avec une telle institutrice; mais la science ne pouvait, pour ainsi dire, pénétrer que goutte à goutte dans un esprit obstrué par tant de petits défauts où dominait un immense orgueil, sensible par trop de points pour n'être pas continuellement blessé.

VIII.

Quelques changements.

Plusieurs mois s'étaient écoulés et l'ordre dans la maison semblait être assis sur des bases solides : les domestiques bien traités s'étaient réconciliés avec la douce autorité de leur nouvelle maîtresse, le beau portrait de la mère d'Alice occupait toujours sa place en dépit des prévisions malveillantes.

Le vénérable pasteur continuait ses visites journalières et reconnaissait chaque

jour dans la jeune femme des qualités qui semblaient devoir attirer sur tous les bénédictions du ciel. Madame Richard, respectée, honorée, se trouvait l'objet des attentions les plus délicates, et ne formulait pas un désir qui ne fût rempli ; Rose même avait été généreusement récompensée de ses soins envers sa jeune maîtresse. Cependant, madame Montauban, trop clairvoyante pour ne pas s'apercevoir de la fâcheuse influence que cette fille exerçait sur Alice, eût souhaité l'éloigner ; mais la renvoyer après quinze ans de services lui semblait un acte dont sa responsabilité se sentait effrayée. Elle se soumettait donc, non sans chagrin, à un mal qu'elle ne pouvait empêcher, comptant sur la Providence pour intervenir dans cette importante affaire.

Un jeudi, jour fixé par madame Montauban pour la répétition des leçons de la semaine, Alice, assise près d'elle, semblait s'endormir sur ses livres. Après deux heures d'une mortelle séance, elle présenta chaque volume l'un après l'autre sans pouvoir articuler trois mots de suite.

—Il faut encore lire et relire vos leçons, ma chère enfant, dit la belle-mère avec calme, et tâcher de vous pénétrer du sens, au lieu de chercher à apprendre des mots.

Ce fut avec un mouvement d'impatience bien marqué qu'Alice revint à sa place, où bientôt oubliant la recommandation, tout devint pour elle un sujet de distraction; et lorsqu'elle présenta de nouveau ses livres à sa belle-mère, il était bien évident qu'elle n'avait pas relu une phrase.

— A quoi bon me faire perdre mon temps, Alice? dit la belle-mère, à qui rien n'échappait, vous êtes mal disposée, vous ne pouvez pas apprendre aujourd'hui. Allez vous promener dans le jardin, et n'en revenez que lorsque vous aurez rafraîchi vos idées, ou retrempé votre bonne volonté.

Alice sortit comme un trait, jetant sur elle la porte avec colère; elle descendit la rougeur au visage et les larmes dans les yeux, délibérant avec elle-même sur ce qu'elle ferait, lorsque madame Richard, qui épiait jusqu'à ses pensées, chaque fois qu'elle était en contact avec sa belle-mère, l'entraîna chez elle en s'écriant : Qu'as-tu, chère enfant? Pourquoi pleures-tu? Que t'est-il arrivé?

Et chaque question était accompagnée de ces caresses qui provoquent les larmes.

—J'ai, répondit enfin Alice à travers des sanglots, que je suis la plus malheureuse personne du monde ! Croiriez-vous, ma chère amie , que ma belle-mère, après m'avoir gardée quatre heures pour étudier mes leçons, refuse de me les faire répéter, et me chasse de son appartement !

—Mais c'est affreux ! reprit madame Richard en se levant pour aller regarder à une porte de sa chambre si personne ne pouvait les entendre.

— Qu'on écoute ou qu'on n'écoute pas, cela m'est égal, s'écriait Alice exaspéreé par ses propres paroles et le son de sa voix irritée. Oui, je veux que tout le

monde sache ce que c'est qu'une marâtre! Je veux le crier sur les toits!.... J'ameuterai tout le village, s'il le faut...

Tout à coup la porte s'ouvre, M. Montauban paraît le visage calme et digne. Alice, pétrifiée, eût voulu voir la terre s'ouvrir devant elle pour échapper à ce regard sévère.

—Alice, lui dit-il en appuyant sur chaque syllabe, *vous êtes une ingrate!* de plus *vous êtes une menteuse!* Allez vous renfermer dans votre chambre, allez, *méchante*, si vous n'êtes pas une *insensée.*

Elle se conforma à cet ordre avec confusion. Livrée à elle-même, elle se désespéra de la ligue qu'elle croyait formée contre elle; puis, la réflexion succédant à l'agitation, elle finit par penser qu'il pou-

vait bien y avoir quelques torts de son côté. Elle en était à ce point lorsque la cloche du dîner se fit entendre ; n'osant se rendre à cet appel, elle attendait qu'on vînt l'avertir, faisant tout bas son thême sur la conduite qu'elle tiendrait. Demanderait-elle pardon à sa belle-mère? sa conscience, en lui disant qu'elle l'obtiendrait facilement, lui rejetait tous ses torts à la face; elle ne se tirait de ce mauvais pas, que mécontente d'elle-même, et par contre-coup de celle qui gagnait la partie par la douceur et la modération, contre la violence et l'injustice. Quant à son père, sa colère se briserait contre une caresse, et c'était seul, au jardin qu'elle l'attendait. Cependant, elle ne pouvait chasser de son esprit ces deux vilaines épithètes d'*ingrate* et de *menteuse*.

Elle cherchait jusqu'à quel point elles étaient méritées, lorsque Julie, femme de chambre de madame Montauban, vint silencieusement mettre un couvert sur sa petite table.

—C'est un soin très-inutile, dit la jeune fille, rouge de dépit, ôtez ce couvert, je n'ai pas faim.

—J'ai ordre de le mettre, Mademoiselle; mais personne ne vous force de manger, si vous n'avez pas faim.

— C'est heureux, en vérité, répondit Alice avec un accent d'amère ironie. Priez madame Richard de vouloir bien monter près de moi.

— Madame Richard est dans le cabinet de Monsieur.

— Alors, envoyez-moi Rose.

— Cela ne se peut pas, Mademoiselle; il est défendu à Rose de venir vous voir.

—C'est bien singulier qu'*on* m'empêche de voir ma bonne, quand j'ai besoin d'elle!

—Tel est l'ordre de monsieur votre père, Mademoiselle.

— De mon père? Non, Julie, dites plutôt l'ordre de votre méchante maîtresse. Et des larmes de colère s'échappaient des yeux d'Alice malgré ses efforts pour les retenir.

— C'est bien mal ce que vous dites là, Mademoiselle. Ma maîtresse est la meilleure des femmes. Depuis vingt ans que je la sers, jamais je ne l'ai vue se mettre en colère une seule fois. Et tenez, Mademoiselle, continua Julie, laissez-moi vous dire que,

malgré les apparences, vous n'êtes pas méchante non plus; mais vous vous laissez gâter par de mauvais conseils.

Julie sortit sans attendre de réponse. Alice semblait livrée à de profondes réflexions, et lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit de nouveau, elle était si absorbée qu'elle ne voyait pas Rose s'approcher d'elle furtivement sur la pointe du pied.

— Oh ! Mademoiselle, dit la bonne dont la voix fit tressaillir Alice, qu'avez-vous dit ? qu'avez-vous fait ?

— Je n'en sais plus rien, ma bonne Rose. Tout ce qui se passe aujourd'hui me fait l'effet d'un rêve pénible, dont je voudrais bien sortir, mon Dieu !

— Malheureusement vous ne rêvez pas, ni moi non plus. Ce qui arrivera, je ne le

sais pas; mais j'ai bien peur d'être renvoyée. Si vous aviez entendu de quel ton Monsieur m'a défendu de vous voir! Ah! j'en suis encore toute tremblante.

— Tu m'effraies, Rose! Te renvoyer? Que dis-tu à ton tour?

— Je dis que si vous ne priez pas Monsieur..... et même Madame de me garder, je crois que c'est fini!..... Dieu! j'entends quelqu'un! Elle disparut par une porte dérobée, tandis que Julie, apportant le dîner, entrait par un autre côté. Alice, se sentant faible, prit un bouillon pour se donner du courage, malgré l'air fier avec lequel elle avait dit : Je n'ai pas faim. Il fallait qu'elle aimât bien Rose, pour descendre, comme elle le fit, le soir, après le dîner, avec l'intention de s'humi-

lier devant son père, plus irrité qu'elle ne l'avait jamais vu, et comptant lui dire : *J'ai tort;* phrase qu'elle n'avait formulée de sa vie. Arrivée à la porte de son cabinet, elle fut obligée de s'arrêter, son cœur battait à rompre sa poitrine. Dans son premier trouble, elle ne s'aperçut pas qu'une conversation assez vive était engagée entre son père et sa belle-mère; aussi fut-ce sans intention d'écouter qu'elle entendit celle-ci, d'un ton de voix suppliant, demander à son mari la grâce de Rose.

— Je vous en prie, mon ami, disait-elle, essayez de la garder encore pendant quelque temps; la leçon qu'elle a reçue est assez forte, ne privez pas votre fille de ses soins.

— Ne me parlez pas d'Alice, Charlotte,

reprit M. Montauban, son ingratitude envers vous m'indigne. Cette enfant a le cœur mauvais!

— Non, non, son cœur n'est pas mauvais, je la connais mieux que vous; croyez-moi!

— Enfin, quel a été jusqu'ici le prix de vos soins et de votre dévouement!

— Elle est sous l'influence de la prévention.

— La prévention, la prévention dans ses effets, ressemble terriblement à la haine, murmura M. Montauban.

Alice avait la main sur la clé, prête à la tourner, lorsque le bruit d'un fauteuil repoussé brusquement la mit en fuite. Ramenée instinctivement dans sa chambre, ses idées maintenant lui semblaient toutes

bouleversées. La voix de sa belle-mère, priant pour les coupables, retentissait encore à son oreille. Et lorsque sa pensée se reportait sur elle-même, elle se sentait comme accablée de tout ce qu'elle y découvrait; elle eut un instant la salutaire pensée d'aller se jeter aux genoux de ses parents, et de mériter leur pardon par une confession générale et sincère de toutes les fautes qui la rendaient aussi coupable que malheureuse. L'orgueil, l'ennemi le plus difficile à vaincre, paralysa cette heureuse disposition. Le combat durait encore entre ce qu'on pourrait appeler le bon et le mauvais génie, lorsque Rose revint en sanglotant. Elle pleurait si fort qu'elle ne pouvait jamais articuler ces mots cruels : Je pars !

Alice mêla des larmes sincères à celles que versait sa bonne; mais au grand étonnement de celle-ci, ses premiers mots furent des paroles de soumission.

Les pleurs de Rose s'arrêtèrent comme par enchantement; son air ébahi disait qu'elle croyait n'avoir pas bien entendu.

— Je vois ta surprise, ma bonne Rose; elle me prouve mieux que tout le reste, les torts que je me suis donnés aujourd'hui, dont je n'accuse que moi seule; car je te devais le bon exemple. Ton renvoi de la maison est une punition que nous avons méritée toutes deux; mais tu viendras me voir; tu ne quitteras pas le village, n'est-ce pas? Et la voix d'Alice était pleine de larmes.

Rose ne comprenait rien à la manière d'être d'Alice qui, tout en la regrettant, ne

faisait pas d'efforts pour la retenir. Elle s'éloigna à petit bruit comme elle était venue, mais dans une situation d'esprit toute différente.

La soirée s'écoula lentement pour la pauvre prisonnière; n'osant aller trouver madame Richard, elle put repasser à loisir tous les évènements de cette pénible journée, et remonter plus d'une fois aux causes qui les avaient produits. La démarche qu'elle se proposait de faire près de ses parents était ajournée au lendemain matin; cette résolution la réconciliait un peu avec elle-même.

Julie vint lui offrir ses services, qu'elle accepta avec politesse; mais lorsqu'elle fut couchée, son agitation l'empêcha de dormir. Jamais il ne lui était arrivé, son père

étant à Solutré, de se mettre au lit sans l'avoir embrassé. Et ce soir encore, il était fâché contre elle!

Le remords est un mauvais oreiller. Le front brûlant d'Alice, loin d'y trouver le repos, battait avec tant de violence, qu'elle se mit sur son séant, pressant de ses deux mains le siège douloureux de ses pensées; et comme son malaise lui semblait aller en croissant, elle sonna : Julie parut.

— Mes parents sont-ils couchés? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, Mademoiselle, ils sont encore au salon.

— Voulez-vous, ma chère Julie, aller leur demander, de ma part, la permission de les embrasser. Je sens que je ne pourrai dormir avant de les avoir vus.

Julie revint bientôt avec la permission demandée. Alice se revêtit à la hâte d'une robe de chambre, et descendit avec la ferme résolution d'obtenir sa grâce, quoi qu'il dût en coûter à son amour-propre.

Mais son père la reçut avec un visage sévère, auquel ses bontés passées ne l'avaient point accoutumée. La contenance d'Alice fut si embarrassée, que sa langue refusa d'articuler la formule qu'elle s'était répétée vingt fois à elle-même. Sa belle-mère, émue d'une démarche qui annonçait un progrès, lui tendit la main en signe de réconciliation. Celle-ci, pour la première fois, tomba dans ses bras en sanglotant et en répétant d'un accent étouffé : Pardon!... Pardon!... Bientôt deux voix se firent entendre, adressant ce même mot à monsieur Montauban.

— Alice, dit-il après une assez longue résistance, vous devez comprendre que votre pardon est au fond de mon cœur, cruellement blessé par votre conduite; mais vous devez sentir aussi que votre émotion d'un moment ne peut pas me faire passer subitement de la tristesse à la joie. J'ai besoin de vous observer longtemps, pour m'assurer que vous abjurez vos torts. Vous avez perdu tout à coup ma confiance, vous savez pourquoi, je m'abstiendrai de vous le rappeler. Mais il ne dépend pas plus de moi de vous rendre à l'instant même cette confiance, qu'il ne tient à un médecin de reprendre de la sécurité lorsque son malade est en proie à la fièvre chaude. Tout ce que je puis vous dire c'est que j'espère.

Alice baissa les yeux, et prenant la main de son père, elle y déposa un baiser respectueux.

— Bénissez-la, mon ami, que cette consolation lui porte bonheur, dit la belle-mère d'un ton pénétré.

La jeune fille glissa à genoux, sa tête s'inclina sur sa poitrine gonflée de soupirs, et la voix grave de son père dit avec émotion :

— Oui, mon enfant, je te bénis! Elle allait se retirer; il la retint. Je dois te dire ici, en présence de ta mère, ajouta-t-il, que demain matin, *par mon ordre*, Rose sortira de la maison.

— Je le sais, reprit Alice, sans chercher à surprendre votre conversation, le hasard me l'a fait entendre, et je sais tout ce qu'il

y a de bonté dans le cœur de ma... mère.

— C'est le doigt de Dieu qui t'a conduite, ma fille, bénissons-le tous des nouveaux sentiments qu'il a mis dans ton âme et prions-le de les y maintenir.

Alice remonta dans sa chambre avec ce calme qui suit l'accomplissement d'un devoir. Peu à peu le repos, précurseur du sommeil, maîtrisa toutes ses facultés. C'est alors qu'il lui sembla qu'une femme, assez long-temps debout devant son lit d'abord, se penchait sur elle pour la baiser au front avec précaution; elle souleva sa paupière appesantie, il n'y avait personne près d'elle; mais à la clarté de sa lampe elle aperçut près de sa porte, l'ombre de madame Richard, glissant furtivement, et que l'obscurité déroba bientôt à ses regards.

C'était en effet la bonne gouvernante, qui, privée tout un long jour de la présence de sa fille chérie, n'avait pu se résoudre à aller se coucher sans l'embrasser pendant son sommeil, afin de concilier le besoin impérieux de son cœur, et la promesse qu'elle avait faite à monsieur Montauban, de ne point chercher à parler à la jeune fille.

IX.

Nouveaux arrangements.

L'aiguille de la pendule marquait deux heures, et madame Montauban, heureuse du retour d'Alice à de bons sentiments, se réjouissait encore, formant mille pro-

jets d'avenir que depuis quelque temps elle avait jugés impossibles. Son mari l'écoutait sans lui répondre, préoccupé qu'il était d'une autre pensée.

— Comme vous, ma chère Charlotte, dit-il enfin, j'ai formé des plans d'éducation pour l'unique enfant dont je n'ai pas voulu me séparer. Comme vous, j'ai cru à la possibilité de les réaliser; et lorsque j'ai pensé à vous associer à cette grande œuvre, je me suis cru sûr du succès; mais quand j'ai vu tout ce que vous avez employé de patience, de talent, de persévérance; sous combien de formes variées vous avez présenté l'étude; avec quelle ingénieuse bonté vous avez adouci l'âpreté des parties les plus rudes; je me suis senti presque honteux de vous avoir ex-

posée à une si rude épreuve ; et pour quel résultat ?

— Peu de chose jusqu'ici! murmura la jeune femme. Mais, mon ami, Rose défaisait à mesure que je tâchais d'édifier ; et sans la scène imprévue d'aujourd'hui, je n'aurais pas pu l'empêcher de contrecarrer tous mes projets. Madame Richard.....

— Madame Richard, dit M. Montauban en secouant la tête, voilà la pierre d'achoppement. Depuis quelques mois, j'ai plus observé ce qui se passe, que je ne l'avais fait depuis bien des années (que le ciel me pardonne ma coupable inertie), et j'ai compris enfin que vous ne pouviez marcher de concert avec madame Richard, blessée de votre supériorité, blessée de ce qu'elle considère comme une usurpation. Les droits

qu'elle s'est acquis à juste titre, diffèrent trop peu des vôtres, pour qu'elle ne vous rencontre pas sans cesse sur son chemin. Et quand, par impossible, elle se trouverait investie d'une assez grande autorité, il y a en elle le foyer d'une immense jalousie, alimentée chaque jour par vos relations avec ma fille, à l'insu de celle-ci. Vous n'avez pas observé avec quelle inquiétude elle la suit de l'œil pendant ses promenades avec vous, comme à son retour elle épie dans ses paroles, dans ses gestes, un sens caché ou un sujet de mécontentement, ce qui malheureusement n'est pas rare avec le caractère d'Alice. Madame Richard est incapable de lui donner un mauvais conseil; mais combien sont dangereux ses demi mots, ses réticences, et surtout ses

caresses qui tombent toujours dans un moment où il serait essentiel d'employer la sévérité.

— J'ai soupçonné bien souvent une partie du malheur de notre position respective, dit la jeune femme d'un air pensif; mais que faire?

— Il est trop tard pour que je vous fasse part des plans que j'ai formés. Quand je vous les aurai communiqués, je suir sûr de votre approbation.

Le lendemain, de bonne heure, Alice était encore au lit, que Rose, avec permission, vint lui faire ses adieux. Celle-ci était calme, et l'on ne pourrait dire si sa résignation venait des conseils d'Alice ou d'une gratification de six cents francs qu'elle devait à la munificence de madame Mon-

tauban. Toujours est-il que ce fut d'un air tout à fait dégagé, qu'elle dit à sa jeune maîtresse : — Voilà qui est fini, Mademoiselle, je ne servirai plus personne après vous; grâce à mes économies, à la générosité de vos parents, je monterai une petite boutique de mercerie, et je serai *chez moi*.

Alice sourit de l'emphase qu'elle mit à prononcer ces derniers mots. — Allons, Rose, dit-elle, je suis contente de voir que tu aies séché tes larmes. Tu peux compter sur ma visite *chez toi*, toutes les fois que j'aurai besoin de quelque chose; ainsi il n'y aura presque pas de séparation entre nous.

Cependant Rose n'eut point de boutique. Quinze jours après sa sortie de

la maison, elle vint annoncer qu'elle allait épouser le maître d'école. Alice contribua à l'ameublement de sa chambre, et sa belle-mère se distingua dans la partie du trousseau, que Rose accepta les yeux baissés, et qu'elle eût voulu maintenant recevoir à genoux, tant elle se sentait coupable. Une si noble vengeance la corrigea à tout jamais d'un défaut qui obscurcissait tout ce qu'il y avait de bon en elle. Et l'on peut dire qu'elle devint chrétienne dans la plus belle acception de ce mot.

Quand la vie est uniforme comme celle de la famille Montauban, c'est quelque chose qu'un incident tel que le mariage de Rose. Alice, qui l'aimait malgré ses défauts, en fut très-occupée, et toute la rectitude de sa belle-mère ne put faire que les

leçons, pendant ce temps, fussent prises avec attention, avec suite; aussi demeurèrent-elles sans fruit. Monsieur Montauban l'avait fait remarquer à sa femme. Un matin qu'en tête à tête avec Alice il effectuait sa promenade accoutumée : — Tu dois être satisfaite, lui dit-il, d'avoir assuré le sort de ton ancienne bonne. Grâce à toi, à nous tous peut-être, la voilà heureuse, dégagée de tout souci d'avenir, et vivant dans une abondance que beaucoup de personnes envieraient.

Alice fixait sur son père ses yeux bleus étonnés, attendant la conclusion de son discours.

Il reprit : — Ne penses-tu pas, mon enfant, que nous n'avons fait que la plus petite moitié de notre tâche?

Elle ne comprenait pas. Il continua : — Si la reconnaissance nous faisait un devoir d'assurer l'existence de Rose, combien ne devons-nous pas à madame Richard ?

— Oh ! mon bon père, dit Alice avec chaleur, j'ai toujours compté sur vous pour acquitter généreusement cette dette ! Vous savez si j'aime madame Richard ?

—L'aimes-tu, en effet, autant que tu le crois ? Sans arrière-pensée d'égoïsme ?

— Mon père !

—Ma chère enfant, il y a bien des manières d'aimer. Quant à moi, ma pierre de touche, pour juger l'affection, c'est le dévouement ; ne penses-tu pas ainsi ?

— Je ne sais, répondit-elle, j'avoue que je n'ai jamais réfléchi aux différentes nuances dans la manière d'aimer. Quand

j'affectionne une personne, j'éprouve le désir de la voir gaie, contente, heureuse à sa manière.

— A sa manière, Alice, bien! c'est toi qui l'as pensé, c'est toi qui l'as dit. Alors que répondrais-tu si je te disais : Madame Richard n'est pas heureuse parmi nous?

— O ciel! que voulez-vous dire?

— Ce que je dis, ma fille, la vérité. Il y a un malheur attaché à certaines positions qu'il ne dépend pas de nous de faire cesser. Si tu observais le visage de madame Richard, tu verrais par son changement qu'elle subit ce malheur. *Elle n'est qu'en second ordre, après avoir régné en premier*, et quoi que nous fassions nous ne pouvons empêcher qu'il en soit ainsi. Devons-nous prolonger un état de choses pénible pour

madame Richard, l'amie de ta mère, la conservatrice de notre fortune, prête à te sacrifier sa santé, sa vie? C'est ton cœur que j'interroge, ma fille.

A cet appel, Alice tomba tout émue dans les bras de son père; si son esprit était capable de s'égarer, son cœur ne la trompait jamais. Ses larmes dirent assez qu'elle avait compris. Mais le sacrifice était immense! M. Montauban, en homme habile, sentit la nécessité de ne rien brusquer.

Dans l'après-midi de cette même journée, il proposa une promenade à Pouilly que les dames acceptèrent avec plaisir. Madame Richard fit bien un peu de difficultés pour les accompagner, mais Alice insista si vivement pour l'emmener, qu'elle

ne put s'empêcher de céder. Un cheval fut attelé au char-à-banc, seule voiture qui puisse passer à l'aise dans les sentiers tortueux qu'il faut péniblement gravir.

On arriva, et l'on descendit, comme de coutume, dans la cour d'un vigneron isolé des autres, et qui avait des enfants qu'Alice aimait beaucoup; elle crut se tromper; cette cour, qu'elle avait toujours vue encombrée de fumier, était d'une netteté et d'une propreté répondant à la maison qui venait d'être réparée et blanchie. Une palissade peinte en vert laissait apercevoir un joli petit jardin planté de jeunes arbres. De belles allées sablées tournaient entre quatre carrés, au centre desquels se trouvait un boulingrin. Dans le fond du jardin, un pavillon coquettement paré de jalousies

vertes élevait son front brillant d'ardoises. Le palais d'Aladin n'avait pas causé une plus vive surprise; tout le monde se regardait, et personne ne parlait.

— Voilà donc la raison pour laquelle vous nous empêchez depuis trois mois de venir à Pouilly ? dit enfin Alice à son père. Aussi je trouvais sans fin les réparations dans la maison de Thomas. Mais c'est vraiment une très-jolie surprise que vous nous avez ménagée! Le sourire de sa mère lui apprit qu'elle était initiée dans le mystère.

— Allons, Charlotte, lui dit son mari, faites-nous donc les honneurs du nouveau logis.

— Eh bien ! suivez-moi, répondit-elle gaîment. Le fait est que nous ressemblons

à des statues destinées à orner le jardin.

L'intérieur du pavillon, composé de quatre jolies pièces commodément distribuées, n'attendait que les papiers pour être entièrement terminé. Plusieurs échantillons avaient été apportés à cet effet, chacun fut appelé à les choisir, le goût de madame Richard prévalut. Huit jours plus tard les menuisiers, les peintres, avaient disparu, tout était prêt, moins les meubles. Au jour convenu pour aller les acheter, une légère indisposition empêcha madame Montauban de partir pour la ville; mais ne voulant pas retarder l'arrangement complet du joli pavillon, elle pria madame Richard de la suppléer pour faire cette emplette convenablement. Alice accom-

pagna la bonne gouvernante qu'elle aida de son goût. Ce qui restait à faire regardait le tapissier, qui ne se fit pas attendre. Bientôt tout fut prêt à recevoir les parents de madame Montauban, qui, disait-on, devaient passer à Pouilly le temps de la vendange.

A la grande surprise d'Alice et de madame Richard, M. Montauban proposa pour l'inauguration du joli pavillon un dîner de famille sans attendre les membres qui devaient l'habiter. Cette proposition se trouvant du goût de tous, on partit très-volontiers. Lorsqu'on arriva, les préparatifs de cuisine marchaient avec activité, un joli couvert était mis dans la salle à manger; une bonne, active et propre, secondée par la femme du vigneron, donnait à l'in-

térieur cette animation sans laquelle le plus beau séjour paraît une prison. Madame Montauban, qui, pendant la route, s'était plainte d'une migraine, pria madame Richard de vouloir faire les honneurs de la table. La bonne gouvernante, inquiète, fit une libation de tous les flacons d'eau de cologne qu'un soin délicat avait remplis; la malade, presque obligée d'avaler successivement plusieurs verres d'eau sucrée à la fleur d'orange, soutenait qu'elle allait beaucoup mieux; mais rien ne put l'empêcher de subir une foule de petits remèdes pour lesquels la mémoire de madame Richard n'était jamais en défaut. On se mit à table; madame Montauban, sous prétexte d'un froid intérieur, resta enveloppée d'un grand châle. Cependant, peu à

peu l'appétit lui revint avec la santé et elle était tout à fait bien au moment où le vieux vin de Pouilly pétillant dans les verres semblait attendre qu'on portât des santés.

— Je propose un toast à la maîtresse de la maison, dit la jeune femme présentant son verre à madame Richard.

— Oui, à la maîtresse de la maison ! s'écria M. Montauban.

— A la maîtresse de la maison ! répéta Alice. Ah! je comprends, nous sommes ici chez M. Richard, n'est-ce pas, mon père?

Madame Richard, cette fois au moins, avait deviné juste. Le tremblement dont elle se trouva saisie ne lui permettant pas de tenir son verre, elle le laissa s'échapper, et sa main resta crispée dans celle de ma-

dame Montauban, qui s'accusait avec chagrin d'être l'auteur de ce mal. Retourner à Solutré était impossible, il fallut mettre au lit la bonne gouvernante dont la crise ne céda qu'aux larmes qui se firent passage. Madame Montauban, restée près d'elle, tâchait de la calmer par des paroles bienveillantes où se trouvait toutefois l'injonction de ne pas parler.

Mais le silence était au dessus des forces de madame Richard accablée sous le poids de la reconnaissance; il fallait qu'elle en fît entendre l'expression, elle comprenait la grandeur du bienfait, et son âme était faite pour sentir toutes les nuances de la délicatesse employée pour le lui faire accepter ; mais un instinct vague lui faisait pressentir quel prix on mettait à la posses-

sion de semblables avantages ; aussi pleurait-elle à la fois de joie et de crainte, ou plutôt elle pleurait sans raison, tant son changement de position l'avait ébranlée. Elle avait un besoin immense de voir Alice, qui, dès le matin, arriva près d'elle.

— J'espère que vous êtes contente de votre logement, lui dit la jeune fille, satisfaite de la manière dont son père avait fait les choses.

—Oui, mon enfant, dit la pauvre femme en pleurant, tout est mille fois trop beau, c'est un véritable palais ; mais aussi ne plus te voir !

— Je reviendrai passer mes vacances à Solutré, et nous nous verrons tous les jours.

— Que parles-tu de vacances ?

—Vous ne savez donc pas... dit Alice... je vais en pension à Lyon dans les premiers jours d'octobre.

Un éclair de joie passa sur les traits bouleversés de la gouvernante, tant il y a d'étranges secrets dans le cœur humain ! La pension était un terme moyen que l'ombrageuse affection de madame Richard préférait à l'union plus intime entre Alice et celle qui avait intérêt à l'envahir. Si cette satisfaction intempestive fut une énigme pour la jeune fille, elle fut aussi un soulagement pour son cœur. Depuis la veille elle redoutait l'effet d'une telle confidence. Cette crainte l'avait empêchée de se livrer elle-même à ce que sa nouvelle position pouvait avoir de charme. Elle rêva donc à la vie animée qui l'attendait, elle chercha

et trouva des amies selon son cœur. Les choses étant ainsi arrangées dans son imagination, elle se surprit à souhaiter la rentrée des classes. Elle passait avec l'ex-gouvernante une grande partie de ses journées, l'aidant dans les mille petits arrangements qui façonnent la demeure pour l'habitant. Malgré tant de soins, le pavillon était à madame Richard la caisse renfermant le palmier ou le cèdre. Dix ans avaient pesé tout d'un coup sur cette tête robuste. Si son miroir ne le lui eût pas dit, la naïveté rustique des paysans l'en eût bien vite avertie.

— Vous avez bien vieilli cette année, disait l'un.

— Ça ne va plus, disait un autre qu'elle rencontrait sur le chemin de l'église.

— Que voulez-vous! nous ne sommes

plus jeunes ! Je crois que vous êtes de l'âge du père à Guillaume qui est mort l'an passé. Dieu lui fasse paix ! Il avait fait son temps.

Alice, qui passa la journée entière près d'elle la veille de son départ, n'augura rien de bon d'un changement si subit. Ce fut le cœur serré que, le soir, s'arrachant de ses bras, elle lui promit de revenir le lendemain, sachant qu'il n'en serait rien ; car le lendemain elle voguait sur la Saône dans l'un des bateaux à vapeur qui se rendent tous les jours de Châlons à Lyon. Une lettre, laissée en partant, fut tout ce qui restait à sa vieille amie, d'une enfant si tendrement aimée.

X.

La pension, une amie.

Ce fut sous la conduite de sa belle-mère qu'Alice arriva à Lyon, chez madame Lussan, mère de madame Montauban ; toutes deux furent accueillies avec la même bonté. Alice se sentit touchée de tant de bienveillance, elle passa plusieurs jours dans la famille ; et y fut trouvée bonne et agréable jusqu'à la fin de son séjour. Mais pendant le dîner d'adieu un incident trahit son caractère.

— A la santé de ton héritier, Charlotte! dit le plus jeune de ses frères.

—A quand sa naissance? repartit l'aîné.

— Dans trois ou quatre mois, dit la jeune femme avec une espèce de timidité qui décélait la crainte.

La foudre fût tombée aux pieds d'Alice, que ses traits n'en eussent pas été plus bouleversés. Elle courut dans sa chambre pour s'y livrer à l'exhubérance d'un sentiment qui réveillait toutes les passions enchaînées dans son cœur. Ce fut encore sous l'influence des mauvaises pensées qui l'avaient assaillie tout à la fois, qu'elle arriva à la Croix Rousse, dans la maison que dirigeait avec beaucoup de succès mademoiselle M. Sa belle-mère put dire tout ce qu'elle crut de nature à attirer sur Alice une attention

particulière ; celle-ci n'en entendit pas un mot, et ne vit qu'à travers un nuage la figure de mademoiselle M. , qui lui déplut momentanément.

—Louise n'est pas encore ici ? demanda madame Montauban.

— Je ne l'attends que demain, répondit mademoiselle M... Comme le salon était envahi par les parents des élèves arrivant de tous côtés, madame Montauban termina sa visite. Elle voulut faire un tour de jardin avec Alice ; mais n'obtenant que des monosyllabes à des questions ou à des recommandations pleines d'intérêt, elle la quitta pour retourner auprès de sa mère, si heureuse de la revoir. Alice continua à se promener seule dans le jardin, triste et pensive ; mais elle fut un instant tirée

de sa rêverie par le coup d'œil qu'on l'obligea de donner à ses effets qu'une sous-maîtresse arrangeait dans une des armoires du vestiaire. Pendant que, debout, l'air contraint, elle attendait avec impatience la terminaison de cette ennuyeuse besogne, plusieurs visages curieux parurent à la porte pour avoir le signalement de cette nouvelle pensionnaire. Puis, elles poussaient des éclats de rire dans les corridors à l'idée de leur espiéglerie. Alice de son côté se mit à une fenêtre sur la cour du pensionnat, et vit plusieurs groupes se former, puis les amies particulières se retirer à l'écart avec ce bonheur de l'intimité au jeune âge. Se sentant isolée dans ce tourbillon, elle voulut le fuir. Au lieu d'aller dans la salle d'étude, où quelques

pensionnaires se trouvaient ; elle revint au salon, maintenant désert : la maîtresse était sortie.

—Mesdemoiselles ! Mesdemoiselles! crièrent plusieurs voix à la fois, Louise ! voici Louise ! Ce nom paraissait produire un grand effet dans toute la maison; mais qu'importait à Alice? Elle ne connaissait pas Louise ; son entrée ne mettrait pas un terme à un isolement qui commençait à lui peser. Elle laissa tomber sa tête sur l'un des coussins du canapé, et ses larmes, comprimées pendant si long-temps, coulèrent avec abondance. Il y avait déjà un peu de temps qu'elle se donnait cette triste satisfaction, lorsquelle entendit marcher près d'elle. Elle releva vivement la tête; mais au lieu de la figure sévère de made-

moiselle M... qu'elle croyait voir, une douce jeune fille venait à elle de l'air le plus gracieux.

— Je suis Louise Dubreuil, dit-elle en prenant la main d'Alice, et c'est moi que mademoiselle M. charge de votre installation dans la maison.

Alice, qui s'était levée pour recevoir Louise, la fit asseoir près d'elle; et peu à peu elles en vinrent à causer comme de vieilles connaissances. Louise était charmante de grâce et de simplicité. Son aimable caractère se révélait sur sa physionomie expressive et animée; Alice ne put s'empêcher de la trouver agréable quoique l'éloge de cette jeune fille lui eût été fait par sa belle-mère.

— Voulez-vous visiter la maison? dit Louise.

— Très-volontiers, répondit Alice.

Elles partirent bras dessus, bras dessous, parcourant les salles d'étude, les dortoirs, les réfectoires, etc. Après quoi Louise conduisit sa compagne dans la chambre particulière que la maîtresse assignait à Alice, selon les conventions de madame Montauban. C'était une jolie petite pièce, dont la fenêtre donnait sur de beaux jardins en amphithéâtre dominant la Saône qu'Alice n'apercevait à Solutré que quand les eaux étaient répandues. L'ameublement de la petite cellule était si propre dans sa simplicité, qu'Alice se trouva heureuse de sa chambre indépendante et de sa nouvelle amie.

Mais, le soir, quand elle fut livrée à elle-même, elle retrouva des pensées que la

nuit assombrissait encore. Naturellement défiante, rien dans son esprit n'arrivait fortuitement; aussi la coïncidence de l'enfant à naître avec son éloignement à elle de la maison paternelle lui parut-elle une combinaison monstrueuse. Elle avait entendu son père regretter de n'avoir pas un fils, et elle se répétait avec amertume : Ce sera un garçon, et je ne serai plus rien ! Quand j'aurai passé deux ou trois années loin d'eux tous, qui m'aimera? Personne ! excepté madame Richard, exilée comme moi.

Le lendemain elle était mal disposée, ce fut avec une espèce de réserve qu'elle reçut le bonjour matinal de Louise. Celle-ci, ne soupçonnant pas les nouvelles pensées d'Alice, lui parla justement de M. Montau-

ban avec enthousiasme , estimant sa belle-fille heureuse de lui appartenir à un titre quelconque. Si la connaissance des deux jeunes filles eût été de moins fraîche date, Alice eût eu dès ce jour une explication ; mais elle ne put que détourner la conversation d'un sujet pénible. Cependant les démonstrations de Louise étaient si naturelles, son caractère si franc et ses paroles si convaincantes que bientôt la fâcheuse impression qu'elle avait produite à son insu se dissipa de même; avec Louise il était impossible de conserver long-temps une arrière-pensée. Bientôt ses conseils et son exemple influèrent sur son amie qui ne pouvait s'empêcher d'envier sa piété et toutes les vertus qui en sont la conséquence; et ce-

pendant Louise était vive, souvent sa figure trahissait une émotion intérieure au moment où sa parole était plus calme que d'ordinaire.

— Enseigne-moi donc ta recette, lui dit un jour Alice, pour retenir l'explosion quand tu as envie de te fâcher.

— Elle est bien simple, répondit Louise en souriant, je répète : mon Dieu! mon Dieu! intérieurement jusqu'à ce que le mouvement de colère soit passé.

— Je dirai aussi : Mon Dieu ! dit Alice; mais je crains d'avoir souvent à le répéter. Tu devrais m'avertir, Louise, quand tu verras venir... tu sais?

— De tout mon cœur. Ce sera, si tu veux, à charge de revanche.

— Tu ne me donnerais pas assez de be-

sogne ; j'aime mieux te faire autre chose pour n'être pas ta débitrice.

Les deux amies s'embrassèrent.

Elles étaient déjà sœurs par choix, ce qui est mieux que par hasard, lorsque madame Montauban quitta Lyon charmée d'une intimité où sa fille avait tout à gagner. Depuis le retour de cette excellente femme à Solutré, Alice en recevait des lettres qui la faisaient rougir, tant elles exprimaient de tendresse et de sollicitude. Y attacher une mauvaise interprétation, lui paraissait maintenant indigne d'elle. Dans chacun des paquets à son adresse se trouvaient toujours au moins quelques lignes de son père, et souvent une lettre de madame Richard, qui avait fait un nouvel apprentissage de l'écriture

pour donner à sa chère enfant encore une preuve de son dévoûment. Les conseils de l'ex-gouvernante étaient de nature à faire fructifier les leçons de mademoiselle M... qui maintenant se montrait aux yeux d'Alice ce qu'elle était pour tous : Une femme d'une rare piété, d'un esprit peu commun, d'un jugement sûr et d'une instruction fort étendue.

Ce fut dans le moment où la grâce avait pénétré dans l'esprit d'Alice, si prompt à la révolte qu'elle reçut la grande nouvelle de la naissance d'un frère, et de l'heureuse délivrance de sa belle-mère. Elle en fit part à Louise. Celle-ci, croyant apercevoir une larme furtive glissant sous une paupière abaissée, releva la tête de son amie, qui sourit dans ses pleurs en disant : C'est ma dernière faiblesse.

— Tu as bien raison, ma chère Alice, de repousser loin de toi une pensée égoïste, je ne veux pas dire jalouse.

—Aussi je me réjouis, dit Alice. Allons, allons, le plus aimable sera le plus aimé! Je vais acheter de la bêtiste et broder un petit bonnet pour ce cher enfant.

Effectivement elle employait toutes ses récréations à faire ce petit ouvrage. Un jour qu'elle y travaillait à côté de Louise occupée d'une leçon de géographie : Sais-tu-tu, lui dit-elle, qu'un tête-à-tête avec une savante n'est pas une chose fort agréable? Nous rentrerons probablement en étude, sans que tu m'aies dit un mot.

— Tu le vois, répondit Louise, ce que j'apprends ne me permet guère de me livrer au plaisir de la conversation.

— Tu t'en occuperas plus tard. Dis-moi donc quelque chose?

— Que veux-tu que je te dise ?

— Si tu ne sais rien de nouveau, contemoi une vieille histoire.

Louise avait l'air de chercher à réunir ses idées, tout en tirant de sa poche un petit ouvrage de broderie, et comme le silence continuait :

— Allons! dit Alice : il y avait une fois......

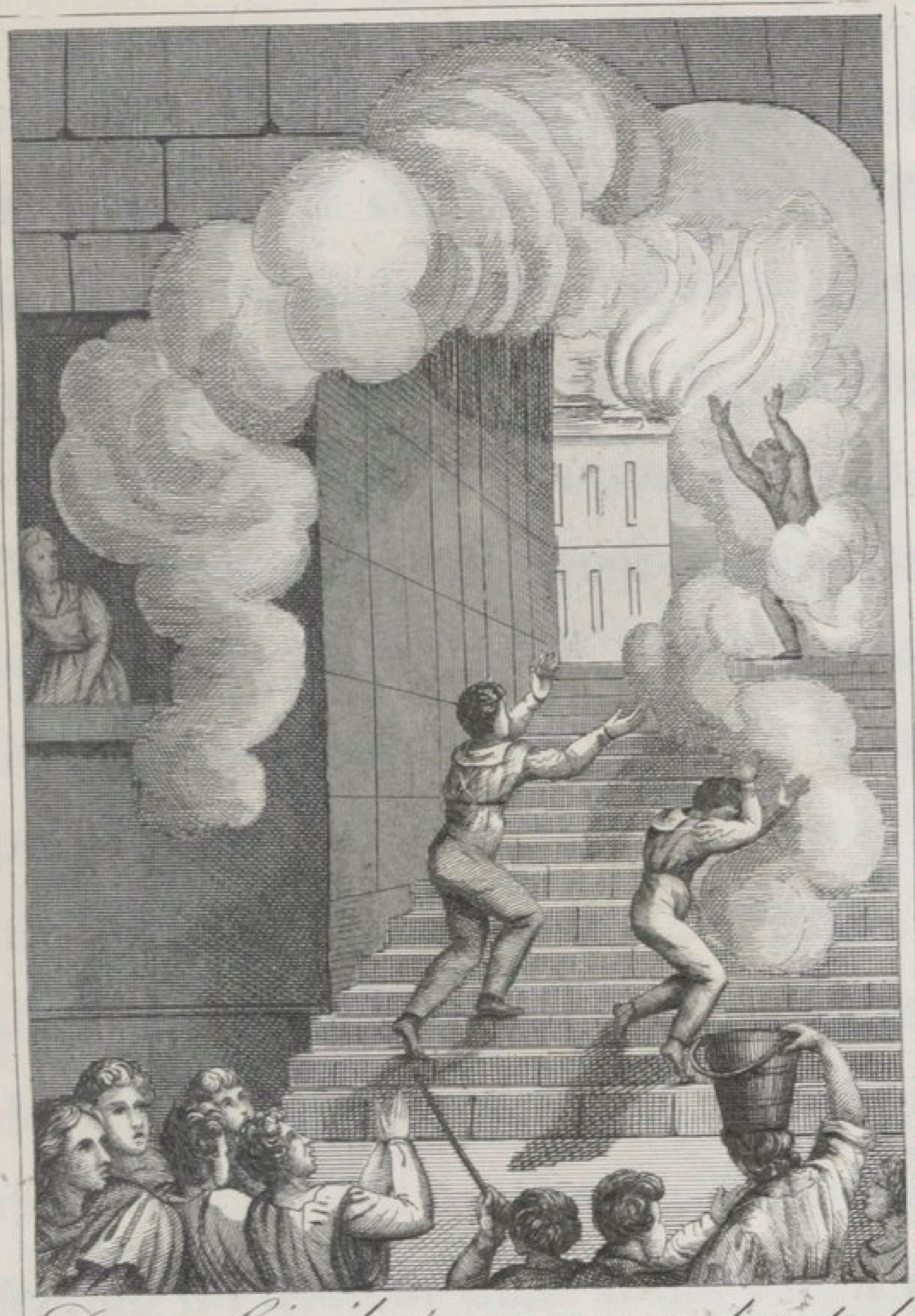
—Tu souhaites que l'histoire commence ainsi, je le veux bien.

Il y avait une fois un médecin de village, ami devoué de l'humanité, que sa fortune mettait en état de soulager les pauvres dans leurs besoins en même temps qu'il les guérissait de leurs maladies. Il

n'épargnait donc ni sa peine ni son argent; et pour prix de son dévoûment il était aimé de tout le monde; mais principalement des enfants qu'il soignait et affectionnait d'une manière toute particulière. Il y avait à côté de sa maison une pension de garçons où il allait tous les jours, soit qu'il y eût des malades soit qu'il n'y en eût pas. Dans ce dernier cas, il portait à tous des pastilles de chocolat. Comme le bon docteur choisissait, pour sa visite, l'heure de la récréation, il en était payé par les rires et les gambades de tous ces jeunes gens, qui ne manquaient jamais d'accompagner sa sortie jusqu'à la porte de sa grande et vaste maison, autrefois un couvent, et que dans les temps durs il convertissait en hôpital. Il arriva qu'une nuit,

un des jeunes garçons du pensionnat, nommé Joseph, fut éveillé en sursaut par une épaisse fumée. Les vitres du dortoir réflétaient la clarté rougeâtre d'un incendie. Joseph s'élance à l'une des fenêtres et voit la maison du docteur tout en feu. S'habiller, éveiller ses camarades et les maîtres endormis, fut l'affaire de quelques minutes pendant lesquelles la flamme avait fait des progrès rapides. Les braves écoliers, pendant que les maîtres semaient l'alarme, établirent une chaîne depuis le réservoir de la pension jusqu'à l'immense foyer où s'abîmaient les poutres et les meubles des étages supérieurs; mais les quelques gouttes d'eau qu'ils parvinrent à y jeter loin d'éteindre la flamme semblaient, au contraire, l'alimenter. On n'a jamais

La belle Mère



Deux fois il s'avance au haut de l'escalier.

su, au juste, comment le feu avait pris; mais comme il se manifesta loin de l'appartement du docteur, celui-ci ne s'en aperçut que lorsqu'il était impossible de le maîtriser. Déjà la flamme avait gagné l'escalier spacieux où le vent la faisait tournoyer avec impétuosité. L'appartement habité était comme une île où l'on ne pouvait plus aborder sans risquer sa vie; mais les six enfants du médecin étaient en sûreté; l'intrépide Joseph en avait sauvé deux pour sa part: ce qu'il y avait de pire, dans cet horrible malheur, c'est que la femme du docteur était si malade à cette époque qu'elle ne pouvait se mouvoir, il l'emporta mourante au milieu du danger le plus imminent. Cependant, Joseph était remonté dans l'appartement, après la fa-

mille, il voulait sauver quelques effets précieux. Hélas! quand il revint il n'y avait plus d'issue possible pour échapper. Deux fois il s'avance au haut de l'escalier, deux fois il est repoussé par la flamme qui l'enveloppe de toutes parts. Ses compagnons poussent d'horribles cris, font des tentatives désespérées pour le sauver. Le médecin qui a déposé sa femme en lieu sûr revient sur ses pas, s'élance dans l'escalier et court à une mort certaine..... Le ciel ne permit pas que les six enfants du docteur demeurassent orphelins....... Il n'y eut qu'un seul martyr! Tout ce qui restait de la maison habitée s'abîma avec un fracas épouvantable et le corps du malheureux Joseph fut trouvé, le lendemain, à moitié consumé dans les décombres. Je

me souviens encore..... c'est-à-dire que la personne de qui je tiens ces détails m'a dit avoir vu l'enterrement de ce pauvre jeune homme. Et c'était si triste, si triste, que tout le monde pleurait.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Louise et Alice essuyaient leurs yeux.

—Et le pauvre médecin ? demanda cette dernière, qu'est-il devenu avec sa femme malade et ses six enfants?

— Le médecin, bien pauvre, en effet, car sa fortune était en porte-feuille (et il n'avait pu sauver ses papiers) se trouvait réduit à posséder un corps de bâtiment assez éloigné des deux autres, que l'on était enfin parvenu à isoler entièrement du reste de la maison ; mais après la mort de Joseph ,

il n'aurait pu consentir à l'habiter. Tout lui faisait mal autour de lui, et pour éviter la preuve journalière d'un malheur déjà trop présent à sa pensée, il vendit ces tristes débris pour aller s'établir dans un village séparé de quelques lieues de.... Je ne me rappelle plus le nom du village qu'il quittait.

Comme il était connu à la ronde pour honnête homme et habile médecin, il fut très-bien reçu dans sa nouvelle résidence. En attendant que son modeste appartement fût prêt, un particulier très-riche, que j'appellerai M. Morand, lui offrit l'hospitalité pour lui et sa famille. Le médecin avait exercé trop souvent cette vertu des temps antiques pour être embarrassé de l'accepter d'un homme franc et loyal comme

M. Morand. Les deux familles réunies n'en firent qu'une pendant près d'un mois. Grâce aux soins et aux consolations de madame Morand, la malade se trouvait alors convalescente quoique bien faible et bien triste. Le médecin eut bientôt une clientelle, mais le difficile était de se faire payer. Il avait donné pendant si longtemps ses soins gratuitement qu'il ne pouvait sans douleur consentir à recevoir l'argent de ceux qu'il savait n'être pas riches. Cependant, il s'apercevait tous les jours davantage que sa famille était nombreuse ; de plus, il acquit la cruelle certitude que ses enfants seraient bientôt privés de leur mère. Effectivement, ses tristes prévisions s'accomplirent, en dépit des efforts de la science et des soins multipliés de l'amitié

la plus tendre. Six mois après son installation la pauvre mère abandonna la vie, recommandant ses enfants à madame et mademoiselle Morand, qui n'avaient pas quitté la malade pendant ses longues souffrances. Ces bonnes dames, en effet, tournèrent toute leur sollicitude sur de pauvres petits êtres d'autant plus à plaindre qu'ils ne comprenaient pas leur malheur. L'aînée cependant, âgée de huit ans, sans connaître toute l'étendue de la perte d'une mère, la pleurait amèrement. Mademoiselle Morand témoignait beaucoup d'affection à cette enfant que je nommerai Marie, qu'elle eût voulu emmener chez elle pour se charger de son éducation; mais déjà Marie était utile à ses frères et sœurs qu'elle surveillait en l'absence de son père. Mademoiselle

Morand ne put que lui apprendre à lire et à écrire, un peu pendant le cours de deux étés qu'elle passa à la campagne. Il est probable que la pauvre Marie fût restée bien ignorante toute sa vie sans un incident que la Providence fit naître à propos. Une sœur du médecin, veuve depuis plusieurs années, et possédant un modeste revenu, vint en aide à son frère, et prenant les rênes de la maison en elle fit disparaître la misère ; cependant il y avait loin de cet état de choses à une honnête aisance qui permît de s'occuper de l'éducation de Marie.

L'été avait ramené mademoiselle Morand à la campagne; mais elle ne témoignait plus les mêmes intentions qu'elle avait manifestées à l'égard de la pauvre petite.

Un jour que mademoiselle Morand était seule avec le docteur, elle lui dit : lorsque Marie était très-jeune, j'aurais souhaité m'en charger pour le plaisir de l'élever. Aujourd'hui, le temps presse, et je craindrais que des leçons, interrompues plus souvent que je ne le voudrais, n'eussent pas le résultat qu'il faut qu'elle en obtienne et pour elle et pour vous. Marie doit être l'institutrice de ses trois sœurs. Or, pour être en état d'instruire, il faut bien savoir. C'est d'après ces réflexions que je vous prierais, mon cher docteur, de me confier la surveillance de votre fille dans un pensionnat où toutes les parties de son éducation obtiendront le même développement. Le docteur, à cette proposition , demeura tout interdit. Mais, ma chère demoiselle, dit-il en-

fin, vous savez que je ne suis pas riche, et que.....

—Vous l'avez été, docteur. Or, si, dans le temps de votre prospérité, on vous eût dépeint la position de Marie, qu'auriez-vous fait?

— Je l'aurais fait élever, et j'aurais trouvé mauvais qu'on m'en empêchât dans la pensée où je suis que les riches sont les débiteurs des pauvres.

— Ne vous opposez donc pas à ce que notre famille s'acquitte au moins d'une de ses dettes.

— Je cède, ma chère demoiselle, dit le docteur avec un profond soupir, car je sais, par expérience, qu'il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

Alors Marie eut un joli trousseau, et fut

envoyée dans une des meilleures pensions de Lyon ; on lui donna des maîtres de tous genres à la condition d'en profiter assez bien pour devenir l'institutrice de ses jeunes sœurs , et commencer au moins l'éducation de ses petits frères....

— Et puis... dit Alice à Louise qui se taisait.

— Et puis , répondit Louise avec chaleur, Marie se trouvant engagée par amour pour son père, par reconnaissance pour sa bienfaitrice , et par dévoûment pour les jeunes âmes qui lui seront un jour confiées , Marie , dis-je , s'est promis de ne pas perdre un instant.....

— Voilà pourquoi Louise ne prend pas de récréation , dit Alice en l'embrassant; elle veut être, et sera digne de sa bienfaitrice : madame Montauban.

— Qu'as-tu dit ? Alice, s'écria Louise avec effroi. Tu ne sais pas que c'est donc un secret ?

— Que tu ne m'as pas dit, Louise ; mais que j'ai deviné. De plus, j'ai compris ton enthousiasme pour une personne qui en est digne. Ah ! comme j'ai été coupable !

— Comment ?

— O ma chère Louise, dit Alice avec l'exaltation de son caractère. Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce qui s'est passé dans le cœur de ton amie, je veux te le dire, au risque de me perdre dans ton esprit. J'ai été.... je suis peut-être encore injuste envers ma belle-mère. J'exagère ce qui me paraît mal, quand il y a mal, et j'atténue le bien en supposant à celle qui le produit une arrière pensée... Je suis.... Je suis...

jalouse de l'affection que mon père a pour elle, jalouse, puisque le mot est lâché, de celle qu'on a pour ce jeunefrère, pour qui je travaille afin de me persuader qu'il en est autrement. Enfin, quand je m'examine jusqu'au bout, je ne sais si j'aime encore mon père autant que je l'aimais avantson mariage. Je tefais horreur Louise? Oui, je le vois dans tes yeux. Mais vraiment, je suis aussi digne de ta pitié. Car, vois-tu, ma méchanceté a porté ses fruits... et j'ai été.. ah! je suis toujours bien malheureuse!

—Pauvre amie! pourquoi ne m'as-tu pas confié plus tôt tes peines? c'est bien mal!

— Pourquoi? Louise, pourquoi? Mais parce que mon orgueil se révoltait. Comment te dire à toi, la douceur, la bonté, la

vertu personnifiée. Je suis un monstre?

— Alice! Alice! dit Louise en lui prenant la main, tu as triomphé de ta colère par la vigilance avec laquelle tu t'observes, sois en garde maintenant contre l'exagération. Ton esprit n'admet point de milieu. Pour quelques actes simples que tu aurais faits comme moi, tu me métamorphoses en ange, et tu ne veux rien en rabattre. Il te faut un monstre; et tu te peins des couleurs les plus noires. Sois juste envers toi, si tu veux l'être envers les autres. Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu as éprouvé tout ce que tu viens de dire, mais à un plus faible degré; et dans ce moment tu ne tiens aucun compte des réactions. Quant à moi, ma chère amie, placée dans les mêmes conditions où tu te

trouves, ayant surtout vécu avec les mêmes personnes, je ne sais guère où j'en serais. Je sens en moi de l'étoffe pour former toutes les imperfections; mais je ne veux pas les laisser toutes éclore, et c'est Dieu qui me fait la grâce de ne pas vouloir.

Alice ne put s'empêcher de sourire en écoutant la fin de ce discours. — En vérité Louise, dit-elle, tu vas te moquer de ma comparaison, mais ton éloquence me semble une goutte d'eau froide versée dans du lait qui s'enfuit. C'est vrai, je te l'accorde ; je suis parfois bien ridicule. Allons! tu m'aideras encore à me corriger de mon exagération.

La cloche du pensionnat, signal des peines et des plaisirs des élèves, vint interrompre cette conversation ; mais on sentit

plus vivement le charme de la renouer, et cette jouissance, ainsi ménagée, semblait une source inépuisable, où ne se mêla jamais la moindre satiété.

C'est au milieu desemblables entretiens, que nos deux amies atteignirent la fin de l'année. Alice était vraiment changée; Louise, sans s'en attribuer le mérite, lui en témoignait sa joie en forme d'encouragement. — Enfin, ma chère amie, lui disait-elle avec gaîté, c'est avec un plaisir extrême que je te vois regarder les objets sans lunette; aussi les juges-tu d'après leur grandeur naturelle, tandis que tu les as vus long-temps ou géants ou imperceptibles, selon la manière dont l'instrument était tourné.

— Et je te donnerai raison jusqu'au

bout, Louise, en ne pas me fâchant de la plaisanterie que j'apprécie à sa juste valeur.

— Tu aurais bien tort de te fâcher. Outre que je n'ai pas eu l'intention de te blesser, la séparation que nous avons en perspective ne nous permet pas de gaspiller le temps qui nous reste.

— La séparation! oui, c'est vrai; mais nous nous retrouverons.

Les bruits confus de la maison annonçaient en effet le prochain départ des élèves. Plus de classes régulières; l'ordre si parfait était remplacé par des études inaccoutumées que les pensionnaires faisaient à haute voix, dans les corridors, dans les salles d'étude, et dans tous les coins du jardin. Celles qui, comme Alice, avaient une

chambre particulière, la voyaient à chaque instant envahie par une compagne, disant en entrant d'un ton piteux : *Veux-tu me faire répéter?* Quelques-unes, moins occupées de cet examen, source de tant de palpitations d'espérance, et de tant de terreurs que l'amour-propre exagère, poussaient des houra de joie à l'idée de retourner chez leurs parents.

— Dieu! que nous serons heureuses dans huit jours, Mesdemoiselles! dit une de ces dernières en franchissant d'un bond toute la chambre d'Alice. Si j'y songeais bien, je sauterais par la fenêtre, je crois.

— Folle! que tu es, dit Louise qui se livrait volontiers à une douce gaîté, mais que la grosse joie attristait toujours. Qui sait? sur trois seulement que nous som-

mes ici, il y en aura peut-être une qui pleurera.

— Oiseau de mauvais augure ! répondit Alice. Pourquoi troubler une espérance si douce et si naturelle, par une triste réflexion?

— C'est vrai, j'ai tort, mes amies. Cependant il est bon de s'accoutumer aux déceptions, et de se soumettre d'avance à la volonté de Dieu. La réussite de nos projets est si incertaine!

— Alice, dit une sous-maîtresse en ouvrant brusquement la porte, descendez. mademoiselle M... vous attend dans sa chambre. Les trois jeunes filles se regardèrent, puis Alice descendit l'escalier sans avoir dit un mot. En arrivant, essoufflée, à la porte de la maîtresse, son cœur battait,

elle hésitait à ouvrir ; une crainte secrète l'avait saisie.

XI.

Voyage précipité, un repentir.

Deux heures après l'entretien de mademoiselle M... avec Alice, celle-ci roulait dans une voiture particulière, sous la conduite d'une sous-maîtresse dont les paroles n'étaient pas entendues, car elle ne recevait, en échange de ses soins bienveillants, que des larmes et des soupirs. Pendant plusieurs heures, la triste voyageuse sem-

bla dévorer le temps avec une impatience marquée; mais pendant la dernière phase du voyage, le désir d'arriver avait été remplacé par la crainte; maintenant, elle aurait voulu qu'un incident retînt les instants; la volonté de Dieu qui s'accomplit entre les désirs des mortels, la déposa au terme de son voyage, à l'heure marquée sur le cadran qui ne varie jamais.

Denis fut la première personne qui s'offrit aux regards des deux arrivantes. Alice lui tendit la main après une si longue absence. Les larmes vinrent aux yeux de l'honnête garçon qui s'écria : — Dieu soit béni! Ces mots si simples signalaient l'oubli du passé.

— Où sont mes parents? demanda la jeune fille dès qu'elle put maîtriser son émotion.

— A Pouilly, Mademoiselle.

— Comment va..... Comment va.....
madame Richard?

— On dirait qu'elle va mieux aujourd'hui.

— O mon Dieu! je vous remercie, dit Alice dont le cœur dilaté se soulagea enfin par d'abondantes larmes. Puis elle embrassa mademoiselle Jenny, pour lui demander pardon de l'ennui du voyage; celle-ci prit congé d'elle devant retourner à Lyon immédiatement.

La pauvre Alice courut à Pouilly, où, après avoir tendrement embrassé son père et sa mère, elle fut admise en présence de la malade, avec toutes les précautions dictées par la prudence. Son cœur seul lui dit que c'était là la bonne gouvernante, tant ses traits avaient subi cette altération

voisine du moment suprême. Cependant le sourire effleura ses lèvres décolorées; un rayon de joie ranima ses yeux éteints, à la vue de son enfant chérie.

— C'est maintenant que je puis mourir en paix, dit-elle, puisque Dieu m'a permis de te revoir.

— Non, ma chère amie, non, vous ne mourrez pas; je ne veux pas! Je vous soignerai de toutes mes forces!

— Ma chère Alice, dit madame Richard, il y a un arrêt venu d'en haut, plus puissant que notre volonté, il faut s'y soumettre. Tous les efforts humains ne peuvent rien pour moi. Ne pleure pas, mon enfant bien aimée. Je suis venue en ce monde avant toi, j'en pars la première; c'est l'ordre de la nature.

Et comme Alice sanglotait à rompre sa poitrine :

— Ne perdons pas le temps en regrets inutiles, continua la malade, je t'ai attendue..... pour.....

Sur un signe de la malade, madame Montauban se retira.

— Je meurs sans regret ! dit enfin la mourante d'une voix solennelle ; je t'ai vue revenir à de bons sentiments pour ta belle-mère dont la vertu mérite nos respects et notre admiration. Ma vie, depuis près d'une année, a été bien troublée. J'ai vu sans voile le mal que j'ai fait, celui que je n'ai pas empêché. Pardonne-moi, ma chère enfant, comme *elle* m'a pardonné. Puisse le Seigneur se montrer clément et miséricordieux envers moi !..... promets-

moi..... promets-moi, dit-elle, de reporter sur *elle* cette affection que tu as pour moi?

Alice fit cette promesse à haute voix. La gouvernante voulait encore dire quelque chose..... sa langue refusa d'articuler..... Après de vains efforts pour la production d'un son, elle tomba en agonie.

Au cri que poussa la pauvre enfant en entendant les bruits étranges qui se passent aux approches de la mort, toutes les personnes que la discrétion tenait dans la chambre voisine, se précipitèrent dans celle de la mourante. On eut beaucoup de peine à en arracher Alice, épuisée de lassitude et d'émotions. La désolée jeune fille fut remplacée par le bon pasteur, dont les paroles ne frappaient plus qu'à vide sur des sens éteints.

Vers le milieu de la nuit, une âme juste était devant son juge !

Alice voulut accompagner le corps de son amie jusqu'à sa dernière demeure. L'impression de cette scène funèbre ne put de long-temps être effacée. Le deuil dont elle se couvrit jeta une sombre tristesse sur le temps de vacances tant souhaité des pensionnaires.

Cependant M. Montauban était plus tendre que jamais pour sa fille ; sa jeune femme la traitait comme une amie qu'elle consultait sur toutes choses, tant son jugement lui paraissait avoir gagné. Le bel enfant que nourrissait la bonne mère, ne voulait plus quitter les bras de sa sœur qui, se laissant aller à ses caresses enfantines, était sans cesse attirée près de lui. Grande

et forte, on le lui confiait volontiers, et elle le promenait des heures entières, l'embrassant avec une affection sans arrière pensée.

XII.

Les paysans.

Bien qu'à Solutré la vendange fût à peine commencée vers la fin de septembre, les vacances d'Alice tiraient néanmoins à leur fin ; mais elle regrettait peu de ne pas se trouver dans la joie bruyante qui accom-

pagne ces derniers travaux du vigneron Excepté ses visites à l'église et au bon curé qui la desservait, c'est à peine si elle avait mis le pied hors de la maison depuis l'évènement si triste dont le souvenir la poursuivait. Un jour, cependant, que sa belle-mère s'était couchée pour réparer un peu de longues nuits de fatigue dues aux insomnies de son petit garcon, Alice, cédant aux instances réitérées de son père, prit avec elle l'enfant et sa bonne, et se mit en route pour aller visiter la partie haute du village. Pendant son absence plusieurs petites maisons blanches s'étaient élevées à la place où elle avait laissé des cabanes noircies par le temps. A la porte d'une de ces constructions nouvelles, le père Barthélemi, assis sur un banc de

pierre, se réchauffait au soleil encore piquant des derniers jours du mois de septembre. Sa figure, aujourd'hui reposée, exprimait le sourire invariable du paysan dont l'avenir est assuré. Il se leva à l'approche d'Alice, la salua en la priant d'entrer chez lui pour s'y rafraîchir. La jeune fille, d'abord un peu honteuse d'avoir oublié son protégé, fut néanmoins charmée de le retrouver dans un état si prospère, et l'en félicita vivement.

— Mais vous savez à qui je dois tout ça ?

— Je ne sais rien, père Barthélemi.

— Pauvre chère dame ! Il paraît qu'elle n'est pas fière du bien qu'elle fait. Mon Dieu quelle femme !

— Je la devine, dit Alice rouge comme une cerise.

— Et ça n'est pas malin, on n'en trouve pas comme ça quatre à la douzaine. Aussi elle peut se vanter que je dis tous les jours mon chapelet à son intention. Et puis, au printemps prochain, j'irai voir la bonne Notre-Dame de Fourvières, s'il plaît à Dieu. Après quoi je serai là, présent à l'appel.

— Vous avez encore de longues et belles années à vivre.

—Pourquoi donc faire, Seigneur Dieu? Est-ce que quand on ne peut plus travailler, il ne faut pas céder la place aux autres? Et puis il y a déjà long-temps que Jeaune m'attend. Ah! c'était ça une femme qui avait le cœur sur la main! Vous ne l'avez pas connue; vous êtes trop jeune.

Alice ne quitta pas le père Barthélemi

sans avoir accepté une tasse de lait de sa chèvre brune qui, disait-il, avait tant de connaissance, qu'il ne désespérait pas de l'entendre un jour parler. C'est dommage, ajouta-t-il, qu'elle ne soit pas élevée par *quéque* savant, car cette bête-là a plus d'esprit que moi.

A côté de la maison du brave homme, demeurait une jeune parente de Rose, nommée Marie Brisset, qu'Alice savait être malade. Lorsqu'elle entra pour savoir de ses nouvelles, le père et un petit garçon d'environ dix ans étaient assis en face l'un de l'autre sur les bancs parallèles à la lourde table, et mangeaient leur soupe dans des écuelles comblées de légumes. La mère, assise dans un coin de la chambre, mangeait aussi, mais sur ses genoux, selon la coutume encore barbare

qui l'exclut de la table, où l'homme seul a droit de trôner. Une pâle jeune fille, couchée dans l'un des lits élevés qui meublent le fond de la chambre, ne révélait sa présence que par une toux fréquente, à laquelle personne ne faisait attention.

— Comment va Marie? dit Alice en entrant.

— Mal, dit la mère en se soulevant pour saluer.

— Je crois ben qu'elle va mourir, dit le père, v'là sa soupe qu'elle n'a pas touchée; et c'est mauvais signe.

Le petit garçon regardait la *demoiselle* d'un air hébété.

Alice s'était rapprochée de la jeune fille qui lui souriait entre deux crises, en lui disant : Dès que je serai mieux j'irai vous voir.

— Nous aurons fait des gaufres (1) avant ce temps, dit la mère qui, ayant fini de manger, s'était rapprochée du lit.

— Ma mère ne veut pas que je guérisse, dit Marie.

— Et quand tu guérirais, ne voilà-t-il pas de beaux bras pour manier la pioche? nous serions tous bien avancés; toi la première. Encore, tu as laissé toute la soupe, aujourd'hui, ça va bien te donner des forces !

— Je la mangerai demain, répondit la jeune fille qui voulait vivre.

— Ne vous inquiétez pas, Marie, dit Alice le cœur navré, on vous enverra de la

(1) Quand une jeune fille meurt, l'usage veut qu'on fasse des gaufres que l'on distribue aux personnes qui reviennent de l'enterrement.

maison une nourriture plus légère, et qui vous soutiendra mieux que cette soupe.

Ce sera de la *marchandise* perdue, dit encore l'impitoyable mère; au reste, son frère la mangera.

— Est-ce que vous n'avez point vu de médecin? demanda la pauvre Alice retenant à peine l'explosion de son indignation.

— Si monsieur le curé n'avait pas été malade, j'aurais été le chercher; mais il n'a su qu'hier qu'elle était si *bas*.

— Et qu'a-t-il dit, mon Dieu?

— Ah! il a vu tout de suite que c'était fini; en s'en allant il a levé les épaules.

— Et il n'a rien ordonné? (1)

(1) Le pasteur donnait ses soins comme médecin aux pauvres de la paroisse.

— Il a *ben* laissé un chiffon de papier, que j'ai mis *par-là*; mais il fallait aller à Mâcon, et not' homme est trop pressé pour la vendange.

— Malheureux ! s'écria Alice hors d'elle en s'élançant sur le chemin qui bordait la maison.

— *La* Marie est-elle morte? cria une voisine en passant.

— Pas encore, répondit la mère.

Pendant le colloque entr'elle et la jeune fille, le père s'était profondément endormi.

En rentrant chez elle, la pauvre Alice se laissa tomber dans un fauteuil en pleurant avec colère. Son père, qui la trouva dans cet état d'exaspération, s'informa avec inquiétude du motif de son chagrin.

— Un médecin! des remèdes! des soins surtout pour cette pauvre Marie Brisset. O mon père! Quelle dureté! Quelle insensibilité!

Et elle raconta, non sans verser des larmes, tout ce qu'elle venait d'entendre chez Brisset.

— Calme-toi, ma bonne Alice, lui dit son père en l'embrassant, et raisonnons un peu. Les paysans sont durs, insensibles; je te l'accorde. Ils sont de plus rusés, intéressés, vaniteux, et gens de mauvaise foi. Mais à qui la faute?

La figure d'Alice disait : — Je ne sais pas.

— A la misère et à l'ignorance, continua M. Montauban; deux plaies affreuses qui les rongent depuis le berceau jusqu'au

tombeau. Si tu les considères sous ce point de vue, tu ne seras plus saisie de colère; mais bien d'une profonde et sainte pitié. Vois, ma chère fille, l'enfant d'un pauvre paysan : au moment de sa naissance, il est égal en beauté, en force, en intelligence, à ton jeune frère, je suppose; mais à peine est-il arrivé dans cette vie d'épreuves, qu'il y est aussitôt abandonné. Déposé dans un champ, au bout d'un sillon, souvent laissé dans une obscure maison, seul, ou sous la garde d'un enfant, il criera pendant des heures sans secours; car ses parents mourraient de faim s'ils passaient leur temps à le soigner, à le regarder sourire, à l'entendre bégayer. Et la chère petite créature, sauvage comme une bête fauve, inculte comme les plantes des bruyères, saura parler à

peine lorsqu'il faudra faire le dur apprentissage de la vie ; or la vie, c'est le travail. Toujours le travail..... et les coups.

— Mon Dieu! qu'ils sont malheureux, mon père !

— Moins que tu ne le penses, mon enfant ; mais, s'ils en viennent à supporter sans désespoir tant de travaux pénibles et tant de privations, c'est aux dépens de la sensibilité; aussi, chez eux, est-elle nulle.

D'après leur point de vue, la mort c'est le repos ; c'est donc par tendresse pour sa fille qu'une mère, en considérant des bras faibles et délicats, souhaite qu'elle soit débarrassée des rudes épreuves qu'elle ne supporterait pas sans souffrance.

— Mais c'est affreux d'être obligé de souhaiter la mort de ses enfants !

— C'est affreux, en effet, et il en sera toujours ainsi, tant que ces hommes utiles ne pourront gagner leur vie sans un travail excessif, et abrutissant par la raison qu'il est excessif.

— Mais, mon père, il y a des paysans qui deviennent riches; pourquoi donc travaillent-ils autant que s'ils étaient pauvres?

— Le paysan riche, ma chère enfant, ne l'est devenu qu'à force de travail; donc il est laborieux. L'oisiveté complète répugne à sa nature; or il ne peut faire que ce qu'il sait, et il ne sait que travailler la terre. Pour lui, point de jouissances intellectuelles; son esprit, raidi en même temps que ses membres, n'est pas apte à les comprendre; la douceur de la vie contempla-

tive appartient essentiellement à l'homme de loisir. Le paysan sait qu'il y a un Dieu, parce que monsieur le curé l'a dit, et que monsieur le curé a étudié pour le savoir. Ce Dieu qui a créé toutes choses n'est, dans l'esprit du paysan, qu'un bon ouvrier qui a fait une terre qui produit, et un beau soleil qui l'échauffe et mûrit le raisin, en même temps qu'il épargne l'huile et le bois des pauvres gens. Le dimanche, les offices, l'instruction, c'est le repos des membres fatigués par le travail de la semaine. Mais les sublimes harmonies de la nature ne sont pas senties par cet homme de la nature, que sa condition oblige à manier les instruments aratoires, depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit.

—Mais ces hommes, sans lesquels nous

mourrions de faim, n'ont donc aucune jouissance?

— Elles sont simples et grossières comme la vie qu'ils mènent; leur joie, c'est du bruit; le bonheur, c'est manger et boire plus que de coutume.

— Cependant, mon père, il y a maintenant des écoles dans toutes les campagnes; presque tous les paysans savent lire, un peu écrire, un peu compter.

— Ce bienfait jusqu'ici n'est qu'un joyau sans utilité. Quel est le but de la lecture? De s'instruire au moyen des livres des choses que l'on ignore. Eh bien! les paysans n'ont point de livres, point d'argent pour en acheter; et surtout ils n'ont pas les connaissances nécessaires pour se procurer les livres qu'il leur serait

utile de connaître. Et je suppose qu'un ami de l'humanité levât toutes ces difficultés, en dotant les villages des livres où sont contenus les préceptes qu'ils doivent suivre, et ce qu'il serait utile qu'ils sussent de leur art, qu'ils ne connaissent que par routine, ce serait encore un bienfait perdu. Ce qui manque, c'est le temps : l'homme obligé de travailler seize heures par jour ne peut que dormir pendant les huit heures qui restent.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Alice avec l'accent du découragement, ces hommes-là, en vérité, diffèrent peu des choses.

— Tu l'as dit, ma fille, ces hommes sont encore à l'état de choses; un vigneron est partie intégrante des instruments qu'il emploie : il est l'une des extrémités de la

pioche, le nerf et le mouvement de la serpe, et le poids nécessaire pour que le pressoir fonctionne.

— Mais ne fera-t-on rien pour les tirer d'une misère qui les assimile à la brute ?

— Des hommes de cœur ont écrit des volumes sur cette matière; mais il reste beaucoup à dire, et comme le remède est difficile à appliquer, il s'écoulera un temps considérable avant que ces efforts généreux aient porté leurs fruits.

Madame Montauban, que son mari avait souvent entretenue de ces questions, avait entendu la dernière partie de son discours. Appuyée sur le fauteuil d'Alice, elle prit sa tête qu'elle renversa, puis la baisant au front : — Ma chère fille, lui dit-elle, en attendant que la Providence ait changé les

choses, nous aurons une pharmacie et du bouillon pour les malades.

— Et nous serons deux sœurs de Charité pour en faire la distribution! s'écria Alice en souriant à travers ses larmes.

XIII.

Une ligue.

Il y avait déjà deux mois environ qu'Alice, rentrée dans sa pension, remplissait maintenant ses devoirs avec exactitude, chérissant le doux modèle qu'elle s'efforçait d'imiter. Mademoiselle M..., qui avait compris ce que valait cette jeune fille, la

traitait plutôt comme une amie que comme une élève. Pendant les récréations, on les voyait assez souvent se promener ensemble. Le hasard voulut un jour qu'Alice prononçât assez haut le nom de Maria, la plus méchante petite fille qu'il y eût dans la pension, et qui exerçait sur ses compagnes une assez grande influence; car toutes la craignaient. Il n'y avait pas de jour que Maria ne fût réprimandée; souvent même elle ne finissait une pénitence que pour en mériter une autre qu'elle subissait tout en se promettant de ne pas s'en tenir là. Ce jour donc, elle fut grondée trois fois, et toujours justement; mais elle imagina qu'Alice n'y était pas étrangère, et qu'elle avait fait des rapports contre elle; d'ailleurs elle s'était entendu nommer à la suite

d'un entretien fort animé ; donc la chose était sûre. Si un défaut peut faire haïr une pensionnaire de ses compagnes, c'est assurément celui d'être rapporteuse ; aussi, dès qu'il fut prouvé, pour la méchante Maria, qu'Alice espionnait les élèves pour aller ensuite les dénoncer à la maîtresse, elle devint suspecte à tout le monde, moins Louise, comme on le pense. Celle-ci, occupée trop sérieusement pour connaître ces petites menées, ignora long-temps les soupçons planant sur son amie, qui d'abord ne s'en douta pas davantage. Cependant, on lui lançait des quolibets, on se taisait à son approche, on la fuyait dans les récréations et on ne la désignait plus à voix basse, que par le titre injurieux d'*espion*. Bientôt mauvaise opinion fut corroborée par la désertion de

l'accusée. Dès qu'elle n'était pas en étude, elle allait alors rejoindre mademoiselle M..., et passait plusieurs heures en tête à tête avec elle : ce n'était rien moins qu'une conspiration en bonne forme. Cependant, quelques élèves prétendirent avec raison qu'Alice, en les quittant, cessait de les observer; qu'ayant peu vu, elle avait aussi peu à dire; et que d'ailleurs ce serait vraiment absurde de penser que la maîtresse se condamnât à entendre toujours la même chose pendant deux ou trois heures, et cela tous les jours. Quelques-unes comprirent la raison; mais les plus récalcitrantes, les appelèrent *Aliciennes,* et tinrent bon; car c'était une occupation, et elles n'avaient rien en vue pour la remplacer. La pension dès lors se trouva divisée en deux

camps : les *Incorruptibles* et les *Aliciennes*. Les premières prétendirent que les autres avaient été invitées à prendre du thé chez Alice, et qu'au prix de cette séduction elles avaient vendu leur *honneur* et leur *liberté*. Trois ou quatre des plus grandes, se moquant du caquet de toutes ces petites langues, acceptèrent ostensiblement une espèce de pique-nique qui consistait à mettre la confiture de l'une en face du chocolat d'une autre, puis le fromage d'une troisième en compagnie des pommes de la quatrième. C'était d'une audace inouïe, et puisque, dans une pension jusqu'ici réputée *honnête*, il y avait de semblables désordres, Maria jura qu'elle ne remettrait pas les pieds dans cette maison, l'année suivante, si Alice y revenait. Une telle sor-

tie trouva de l'écho, et plusieurs se promirent d'en faire autant.

— Mesdemoiselles, dit Julie Grandier, l'une des prépondérantes dans le camp des *incorruptibles*, il faut nous réunir entre nous, puisque les autres se sont permis de nous exclure, nous n'inviterons personne parmi les grandes, pas même les maîtresses de la grande classe.

— Oui, oui, c'est très-bien, Julie a raison, il faudra bien nous amuser et faire beaucoup de bruit, répétèrent plusieurs voix.

— Je crois bien, dit Julie, cela ne vaudrait pas la peine, si la grande classe ne nous entendait pas. Allons, Mesdemoiselles, de l'argent! de l'argent! Zoé ira demander la permission de l'employer, elle qui n'est jamais grondée.

— Je le veux bien, répondit Zoé, à condition que vous me suivrez.

Bientôt Julie eut dix francs. Zoé, en tête de la bande, se disposait à porter la parole. Elles entrèrent bravement jusqu'au fond de la chambre de mademoiselle M...

— Nous avons dix francs, Mademoiselle, dit Zoé en se retournant pour voir si ses commettantes ne l'abandonnaient pas, et nous souhaiterions goûter ensemble demain, avec de la pâtisserie et des marrons.

— Mes enfants, répondit la maîtresse, ce serait avec bien du plaisir si.....

— Oh! Mademoiselle! Mademoiselle! s'écrièrent-elles toutes à la fois.

— Vous ne voulez donc pas m'entendre? Je vous disais qu'Alice et Louise sont

venues me demander, pour demain, la même permission, que je leur ai accordée. Elles veulent régaler.....

— Comment, toute la pension! interrompit Julie.

— Toute la pension, dit mademoiselle M...

Les petites filles se regardèrent en reprenant le chemin de la porte, et en répétant entre leurs dents : — C'est singulier!

— Vous pensez, Mesdemoiselles, dit Julie, qu'il n'en sera ni plus ni moins; et pour un gâteau et quelques marrons, nous ne serons pas tenues de dire qu'espionner soit une jolie chose.

— Il faut voir comment se feront les invitations, dit une des plus susceptibles.

— Quant à moi, dit Maria, qui joignait

la gourmandise à ses autres qualités, je mangerai comme quatre ; c'est ainsi que font les soldats en pays ennemi.

— C'est bien heureux que tu ne joignes pas le pillage à ta manière de procéder ; il ne nous resterait qu'à plier bagage dans la crainte d'être confondues parmi les ennemis.

Le soir de cette journée, mademoiselle M... dit à ses élèves : — Mesdemoiselles, une pauvre femme qui vient de perdre son mari après trois mois de maladie, se recommande à votre charité ; elle n'a pas de quoi porter le deuil, et n'aura pas de pain passé cette semaine.

Les plus charitables, touchées de compassion, se mirent à faire une collecte ; Julie, avec le consentement des élèves tout

à l'heure disposées à se régaler, donna les dix francs destinés au goûter. Quelques-unes firent un peu la moue, mais furent néanmoins contraintes de donner. Il y a cela de bon dans les établissements publics, qu'un enfant qui refuserait son concours dans une bonne œuvre, perdrait l'estime de ses camarades ; il n'y a donc pas possibilité de refuser ; et c'est en faisant l'aumône que l'on apprend à être charitable. La demande de mademoiselle M... eut un résultat qui assura à la pauvre femme des vêtements de laine, et son pain pour les deux premiers mois d'un hiver qui s'annonçait comme devant être rigoureux.

Cette bonne action, mettant tous les cœurs à l'unisson, les disposa à la joie pour le lendemain. Les invitations d'Alice

et de Louise furent bien reçues; sauf, comme nous savons, à reprendre ensuite les hostilités après la trève.

Il arriva, le lendemain, que l'une des plus jeunes but du vin blanc nouveau, assez pour la rendre malade. Après s'être montrée d'une gaîté folle, elle eut une horrible indigestion.

— Mademoiselle M... grondera, si elle sait que Mélanie soit indisposée, dit une des élèves de la grande classe, il faudrait éviter qu'elle en eût connaissance.

— La recommandation est très-inutile pour celles de notre classe, répondit Maria ; ce n'est pas parmi nous que sont les *traîtres*. Et elle jeta un regard sur Alice, qui lui dévoila tout le fond de cette méchante pensée. Cependant, comme Alice

comprenait que la santé, peut-être la vie de Mélanie seraient exposées, elle répondit courageusement qu'il s'agissait d'un fait trop grave, pour que des élèves prissent une semblable responsabilité, et qu'elle allait avertir une maîtresse.

La chose n'était pas nécessaire; si les élèves jouissaient de l'honnête liberté laissée à des êtres raisonnables; elles n'en étaient pas moins surveillées quoiqu'à distance, et bientôt Mélanie fut à l'infirmerie, où une longue nuit de souffrances lui fit durement expier le péché de gourmandise.

Peu de temps après cette soirée où Alice avait eu à souffrir les avanies que nous avons rapportées, et dont le souvenir la poursuivait quoi qu'elle fît pour s'en distraire,

elle travaillait à la peinture dans le cabinet de sa maîtresse; tout en réfléchissant aux effets de la prévention, elle entendit crier le perroquet de mademoiselle M... ; craignant qu'il ne fût aux prises avec le chat, elle ouvre brusquement la porte et voit la petite Laure occupée à le contrarier, au risque de se faire mordre les doigts. Effrayée de la brusque apparition d'Alice, elle veut s'enfuir; mais en se retournant elle renverse un guéridon chargé de porcelaine, dont il ne reste pas une pièce entière.

La cloche du dîner appelait les élèves à table. Laure ne put rien manger, et les larmes aux yeux, elle contait à ses petites camarades que, par malheur, elle avait cassé toute la belle porcelaine de mademoiselle M...

— Comment as-tu donc fait? demanda Zoé.

— J'ai voulu contrar..... caresser le perroquet.

— C'est ce qu'il faut bien te garder de dire; il nous est si fort défendu de toucher à cette bête! Maudit perroquet!

— Je n'ai pas le choix, répondit Laure, Alice m'a vue.

— Alice t'a vue? s'écrièrent toutes les petites filles à la fois..... Pauvre Laure! répétèrent-elles toutes en chœur.

— Eh bien! nous irons toutes avec toi demander ta grâce.

— Dieu! j'entends mademoiselle M... qui rentre, dit Laure pâle d'effroi.

— Viens, viens, dirent toutes les petites filles, prévenons, si nous pouvons, les rapports d'Alice.

Elles montaient haletantes, derrière la maîtresse, qui ne les voyait pas. Bien que la porte de la chambre fut restée ouverte, elles n'osaient pas entrer.

— Qui est-ce qui a fait ce chef-d'œuvre? s'écria mademoiselle M...

— Mon Dieu, Mademoiselle, dit Alice qui déjà travaillait dans le cabinet de toilette, c'est moi qui suis cause de ce malheur. Laure vous cherchait, sans doute, pendant votre absence; en sortant d'ici trop brusquement, je l'ai effrayée, et elle a renversé la table.

— Petite étourdie!

— C'est vraiment ma faute, répétait Alice, voulant calmer la maîtresse affligée de la perte de sa porcelaine.

— Ne me dites pas cela, Alice, je serais

fâchée contre vous. Vous savez combien je tenais à ces objets, qui me venaient de ma pauvre Hélène. Tenez, j'en pleurerais.

— Mon Dieu ! Mademoiselle, que je suis affligée !

— Appelez cette sotte petite Laure, que je lui dise ce qu'elle mérite.....

— Ce qui ne remédiera à rien, dit Alice en embrassant mademoiselle M... Et la pauvre Laure est déjà si tourmentée, qu'elle aurait besoin d'être consolée.

— Alice, dit la maîtresse, vous êtes une bonne fille, toujours prête à défendre tout le monde. Votre conduite soutenue vous a mérité mon estime. Aussi, eussiez-vous cassé vous-même ma belle porcelaine, je vous le pardonnerais.

— Je vais chercher Laure, qui se désole,

j'en suis sûre, reprit Alice en s'élançant vers la porte.

Laure n'attendit pas qu'on l'appelât. Elle entra toute en larmes, s'accusant de tout ce dont elle se sentait coupable. Sa franchise et son chagrin touchèrent sa maîtresse qui lui pardonna son étourderie.

— Et toi, Alice, me pardonneras-tu? dit Laure en se jetant à son cou. N'aies pas peur! nous avons tout entendu! C'était bien mal à nous..... Mais, vois-tu? Oh! tu es bien bonne! Je vais leur parler... Il y en a déjà beaucoup qui savent... Et Laure se mit à courir de toutes ses forces.

— Que signifient ces paroles? dit mademoiselle M...

— Qu'une méprise a fait naître des préventions contre moi, répondit Alice, qu'il

m'eût peut-être été impossible de détruire, sans le hasard qui m'a servie à mon insu.

— Et vous ne vous êtes pas plainte?

— J'ai dû accepter ce malheur, continua Alice, comme une expiation de ma conduite passée, envers une personne que je reconnais aujourd'hui comme parfaite.

Inutile de dire que les prétendues incorruptibles furent bientôt ralliées aux Aliciennes. Cependant mademoiselle M... fut obligée de faire un exemple, en renvoyant la méchante Maria chez ses parents. Nous devons dire aussi qu'un jour toutes les élèves furent appelées à juger le travail qu'Alice faisait en secret, travail qui avait donné lieu à tant de suppositions. Mademoiselle M... mit sous leurs yeux un beau portrait en pied, tellement ressemblant, que toutes

crurent voir leur maîtresse; elles donnèrent à Alice des éloges, d'autant plus flatteurs, que les pensionnaires ne les prodiguent jamais à leurs compagnes.

Depuis cette époque, Alice, encouragée par leur suffrage, se livra à la peinture avec plus d'ardeur que jamais. Et coulant des jours heureux au sein de l'amitié si vraie qui l'unissait à Louise, entourée de l'estime que lui méritait sa conduite, la fin de l'année scolaire arriva presque trop vite pour elle. Les prix et les couronnes méritées par son travail ne l'empêchèrent pas de sentir vivement les peines attachées à la séparation; mais le bonheur parfait n'est pas de ce monde; et dans ce moment solennel revoir ses parents compensait toutes ses peines.

Lorsqu'Alice rentra dans sa famille, ce fut pour tous un jour de fête. Le charmant petit René qui la reconnaissait, l'ayant vue dans le cours de l'année, répétait dans tous les tons le nom d'Alice, que sa mère lui avait appris, et témoignait par mille caresses, la joie qu'il avait de revoir sa sœur. Celle-ci le trouvait mille fois plus joli que l'année précédente, et se livrait à tant de projets pour l'avenir de ce cher petit, qu'ils se détruisaient mutuellement. En attendant l'effet de ses *hautes* vues sur un enfant si supérieur en intelligence, au moins dans l'esprit de ses parents, c'était à qui le caresserait le plus, et le gâterait le mieux; Alice trouvait cette tâche si douce, malgré les caprices de son frère, qu'elle ne pouvait faire un pas sans lui. Sa belle-

mère, heureuse des changements profonds opérés dans la jeune fille, la laissait faire; et souriait de loin aux deux enfants, dont les figures roses et les chevelures bouclées se confondaient sans cesse.

Il y avait à peine quatre jours qu'Alice goûtait, cette fois sans mélange, le bonheur d'être en famille, lorsqu'apprenant la maladie d'un des enfants de Rose, elle alla le visiter. Par prudence, elle laissa son jeune frère à la maison. Déjà, depuis quelques minutes, assise près du berceau du petit malade, elle attendait la mère, en le caressant pour l'empêcher de pleurer.

— O Dieu! Mademoiselle, que faites-vous! s'écria Rose en entrant. Vous ne savez donc pas que mon enfant a la rougeole?

Alice pâlit; ce n'était pas pour elle, quoiqu'elle n'eût pas eu cette maladie; mais elle pensa qu'elle ne devait point caresser son frère. En rentrant, elle voulait courir pour le voir et l'embrasser, puis elle fut retenue par la crainte de lui nuire; et ce fut presque les larmes aux yeux, qu'elle raconta à sa belle-mère comment elle venait de se mettre dans la nécessité de se priver de la vue de son frère chéri.

Mais le lendemain elle eut la fièvre et bientôt la rougeole se déclara. Dès la première indisposition, madame Montauban, qui l'avait prévue, avait envoyé son beau petit René chez sa mère, afin de donner tous ses soins à la jeune fille. Enfermée avec elle, le jour, la nuit, elle la servait avec cette affection qui fait qu'on ne sent

ni la fatigue, ni l'insomnie. Bientôt la maladie atteignit le terme connu. Alice se levait, commençait à manger, et remerciait, cent fois par jour, la bonne mère des soins si tendres qu'elle lui avait prodigués; regrettant, toutefois, de l'avoir privée de la présence de son fils.

Tout allait si bien, que le jour même était arrêté, les invitations faites aux voisins, pour venir en même temps célébrer le retour et le rétablissement d'Alice. Mais Dieu n'avait pas décidé qu'on dût se réjouir.

La convalescente eut une rechute mille fois pire que la première maladie. Tous les amis effrayés se pressaient à la porte de la maison, et partaient en secouant la tête. Les domestiques, avertis par les visages conster-

nés de monsieur et de madame Montauban, de l'arrêt prononcé contre leur jeune maîtresse, se répétaient maintenant avec chagrin : Il n'y a donc plus d'espoir? On avait fait appeler plusieurs médecins qui ne craignaient pas de venir de la ville, jusqu'à trois fois par jour, tant la maladie offrait de variétés curieuses à observer. Monsieur le curé, l'ami de la famille, ne la quitta pas dans ces cruels moments.

Le dixième jour de la maladie, comme Julie portait un bouillon à sa maîtresse, un grand cri partit de l'appartement.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu, dit cette fille à monsieur le curé qui courait éperdu chercher du vinaigre pour madame Montauban.

— Elle est morte! répondit-il. Il n'y a plus qu'à prier.

— Morte! répéta Julie.

En un instant les domestiques, les vignerons, se succédant presque sans interruption, vinrent tous prier pour la fille de leur maître. On ne put jamais arracher madame Montauban de cette chambre où régnait la désolation. . . . .
. . . .

LETTRE D'ALICE A LOUISE.

« Tu m'as toujours reproché de me jeter dans les extrêmes, ma chère amie; pour me justifier dans ton esprit, je dois te dire que c'est plutôt par ma nature que par l'effet de ma volonté : ce qui vient de

m'arriver en est la preuve. Quelque goût que tu me supposes pour l'extraordinaire, je n'aurais jamais ni prévu, ni souhaité la maladie à laquelle j'ai été en proie, et qui fait encore l'étonnement de tous ceux qui m'ont entourée. Madame de Sévigné dit, à propos d'un de ses amis malade : « Il a été au-delà de l'extrême onction ; » mais je puis dire : J'ai été au delà des bornes de la mort. Et je puis t'assurer, sans *exagération*, ma chère Louise, que c'est une ressuscitée qui t'écrit.

Je ne te parlerai pas de ma rougeole qui a eu son cours ordinaire, et dont ma belle-mère t'a donné tous les détails. Je ne m'appesantirai pas même sur ce qu'elle ne t'a pas dit au sujet des soins qu'elle m'a donnés avec un dévouement sans bornes ; ce-

pendant je suis sûre que sa santé a dû en souffrir, quoiqu'elle se soit obstinée à le nier.

J'étais en pleine convalescence, je reçus même ta lettre de félicitation à ce sujet, lorsque je fus prise d'une indisposition d'un caractère très-singulier; au reste, tu vas en juger toi-même. Dans cette maladie, j'avais une double existence (1) dont je n'ai pas le souvenir; mais que j'ai sentie par des lacunes très-marquées. Pendant l'absence de l'esprit qui m'est propre, je raisonnais sur des choses qui me sont inconnues, ce dont je n'ai pas la conscience; mais on m'a dit que je parlais théologie avec monsieur le curé,

(1) Elle était cataleptique.

mathématiques avec notre voisin l'ingénieur, etc. Je devinais les personnes qui venaient me voir, avant qu'elles fussent dans la maison, et lorsqu'elles étaient dans ma chambre je ne m'en occupais plus. Il est probable même que je ne les voyais pas, tant l'organe de la vue était déplacé. J'entrais en fureur, parce qu'une fille de basse-cour cousait de la main gauche derrière un paravent, en attendant qu'on eût besoin d'elle pour me porter; mais on fut obligé de la renvoyer, car mes antipathies me mettaient dans un état d'exaspération dont on n'a aucune idée. Je percevais les sons à une grande distance, saisissant des conversations dont personne près de moi ne se doutait. Mais, ce qui m'arrivait le plus souvent, c'était de me

croire avec toi, de te confier les peines et les plaisirs de ma vie; ces petites confidences de l'amitié tombaient dans l'oreille de ma belle-mère; quelquefois, c'était d'elle qu'il s'agissait, juge de ce qui aurait eu lieu si cette maladie m'eût prise il y a dix-huit mois! Il m'arrivait de pérorer des heures entières, m'arrêtant comme pour écouter une objection et la détruisant victorieusement, m'a-t-on dit; et si la crise finissant laissait une idée incomplète ou une phrase suspendue, dans la crise suivante je reprenais le raisonnement, précisément à l'endroit interrompu. Mais je ne répondais à rien de ce qui se disait autour de moi, ne l'entendant pas plus que je ne voyais les objets qu'on agitait devant mes yeux ouverts et immobiles. De tout ce qui

s'est passé pendant cette maladie mystérieuse dont je m'étonne, quoi qu'on me dise pour me l'expliquer.

Je regrette beaucoup qu'il ne me soit pas resté quelque chose du bonheur d'expression qui me faisait toujours trouver le mot propre. Je parlais, m'a-t-on dit, avec onction, avec éloquence même ; enfin c'était absolument comme si un esprit entièrement différent du mien eût pris possession, pour un temps dit, de mon corps et de ses facultés. Cependant, chaque crise m'affaiblissait d'autant plus que je ne prenais presque point de nourriture. Je tombai bientôt dans un sommeil en tout semblable à la mort. Il n'y avait plus en moi ni mouvement, ni pouls, ni cœur. La respiration était tellement suspendue, que

la glace qu'on présentait à mes lèvres restait intacte.

Je ne puis assigner le temps qui s'écoula pendant cette insensibilité complète; mais lorsque mon existence commença à reprendre le dessus sur la matière inerte, j'en fus avertie par l'extrême fatigue que me causaient mille formes bizarres sans contours arrêtés, et que je ne pouvais m'empêcher de suivre. Puis, ce chaos pénible se dissipant, fit place à d'autres images fantastiques. Il me sembla que, transportée dans une région plus éclairée que la nôtre, des torrents de lumière jaillissaient de toutes parts en m'éblouissant; puis, je découvris des milliers de chérubins transparents comme l'air, et s'agitant comme ces myriades d'insectes qu'amène la canicule dans nos climats.

Toutes ces petites têtes soutenues par deux ailerons, telles que les peintres les représentent, soufflaient en voltigeant autour de moi, et semblaient vouloir réchauffer de leur haleine l'atmosphère glacée dans laquelle je me sentais comme une statue de marbre. Tout à coup, au milieu de cette troupe angélique, je vis poindre une étoile resplendissante, qui, sans rien perdre de l'intensité de sa lumière, grandissait à vue d'œil, non sphériquement comme les globes célestes, mais dans le sens vertical, d'abord avec l'inflexibilité de la ligne droite, puis avec les ondulations d'une gaze brillante, dont les plis nombreux seraient exposés à l'action du vent. Bientôt je crus voir la forme d'une robe flottante, dont un corps radieux comme les immor-

tels avait pris possession. L'ange (car il en avait les ailes et la transparence) imprima à la resplendissante tunique des mouvements graves et lents qui finirent par devenir si vifs et si pressés, que je le voyais tantôt près, tantôt à une distance incommensurable. Enfin, comme si sa nature lui eût prescrit le repos, je le vis s'arrêter et prendre terre sur deux pieds blancs comme la neige. Sa figure, plus complète et plus caractérisée, me parut alors celle d'un jeune homme semblable à l'ange Gabriel dans le tableau de l'Annonciation; il en différait seulement par son extrême jeunesse : ses traits n'annonçaient pas plus de douze ans. Chargé, vraisemblablement, de bénir tous les humains sans distinction, je vis passer successivement un à un des hom-

mes de toutes les couleurs et de tous les costumes, sans que la main qui bénissait fît un mouvement rétrograde. Pendant tout le temps que dura ce mystérieux échange des prières humaines et des bénédictions du Ciel, une flamme brillante voltigeait sur la tête du jeune homme; mais bientôt elle devint vacillante et finit par s'éclipser. A mesure que la vision se dissipait, un nuage terne descendait en obscurcissant l'atmosphère, et les traits de cette belle figure finirent par s'effacer graduellement comme les dernières lueurs du foyer domestique après une longue veille. Une obscurité profonde régnait enfin; et c'est du milieu de ces ténèbres que des bruits confus parvinrent à mon oreille, semblables aux flots de la mer agitée..... C'étaient les pleurs et

les sanglots de mes parents bien aimés; car j'ai entendu pleurer ma mort. Ces regrets m'ont dit combien j'étais..... combien je suis aimée! Ils m'ont encore dit autre chose..... Mais c'est une tache noire que tous mes efforts tendront à faire disparaître. En recouvrant l'ouïe, ma position était affreuse, une voix prononça près de moi ces paroles : *On ne l'enterrera qu'au bout des quarante-huit heures.* Et combien y en avait-il de passées? Et ne viendrait-on pas tout à l'heure pour m'ensevelir? Oh! que nous sommes peu de chose devant la volonté de Dieu, ma chère Louise! Ce que je fis d'efforts pour produire un son, un mouvement, peut se comprendre par l'imminence du péril dont j'étais menacée : rien ne parut à l'extérieur. Probablement

j'aurais subi mon sort, si l'ange qui m'était apparu, n'eût veillé vers moi, maintenant sous les traits d'une femme. De temps en temps une petite main se posait sur mon cœur, pour chercher une étincelle de la vie qu'elle ne voulait pas qui m'eût abandonnée; un léger battement, qu'elle seule pouvait deviner, la fit s'écrier : Elle vit !!! Je l'entendis se jeter à genoux et répéter à haute voix une prière d'actions de grâces, que je suivis mentalement. Quand elle se leva, mes yeux étaient ouverts; je sentis son baiser, et ma main put répondre à la sienne par une légère pression. Mon père les yeux gonflés et rougis, restait immobile, n'osant pas respirer; monsieur le Curé exprimait par des signes le danger qu'il y aurait à manifester sa joie de ma-

nière à provoquer une émotion trop vive. Ils étaient tous comme si la foudre les eût frappés.

Maintenant, ma chère Louise, ne voulant pas te faire passer par la gradation assez lente que suivit ma convalescence, que te dirai-je? sinon que je me porte bien malgré la sueur dont je suis inondée, pour avoir écrit cette lettre en trois fois. Tu comprendras que j'aie voulu t'écrire moi-même. Tu comprendras aussi l'extrême désir que j'ai de te voir; si tu m'aimes, comme je le crois, tu profiteras de l'occasion que t'offre ce cher enfant qu'on nous ramène, et tu viendras embrasser celle qui, sans *exagération*, peut se dire ton amie.

ALICE MONTAUBAN. »

Louise vint en effet à Solutré avec la mère de madame Montauban, passa deux mois avec son amie, puis voulait la quitter pour entrer dans ses fonctions d'institutrice ; mais il fut décidé qu'avant de se renfermer pendant plusieurs années, les deux amies accompagneraient madame et M. Montauban en Italie.

FIN.

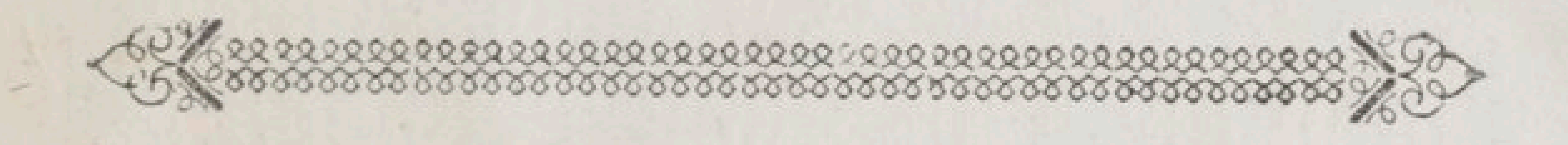


TABLE DES CHAPITRES.



		pages.
Chapitre I.	Un chagrin	5
II.	L'expiation	28
III.	Une confidence	48
IV.	Influence de Rose	57
V.	Le mariage	72
VI.	Le retour	102
VII.	Un cadeau	114
VIII.	Quelques changements	126
IX.	Nouveaux arrangements	147
X.	La pension, une amie	169
XI.	Voyage précipité, un repentir	205
XII.	Les paysans	210
XIII.	Une ligue	277

